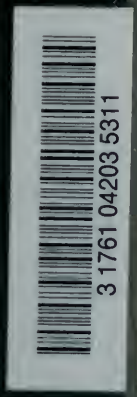
Barthelemy-Hadot, Marie Adele
Cosme de Medicis



PQ
2189
B63C6

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/cosmedemdicism00bart

COSME
DE MÉDICIS,

MELODRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE

ET A GRAND SPECTACLE,

Par Mme Barthélemy Hadot, et M. René Perin.

Musique de MM. Quaisain et Alexandre Piccini, Ballets de M. Richard, Pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 20 Décembre 1808.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
COSME DE MEDICIS, grand duc de Florence.	M. JOIGNY.
JEAN DE MEDICIS, son fils.	M. DIDIER-PERRIN.
GARCIAS, gouverneur de Florence.	M. DEFRESNE.
ZULMANI, ancien gouverneur de Jean.	M. SAINT-CLAIR.
JOSEPHO, vieux militaire.	M. DUMONT.
PAZZI, confident de Garcias.	M. MARTIN.
JACASSINO, fermier, fils de Valentine.	M. RAFFILE.
FURBAC,	M. DOUVRY.
ZUROC, gens dévoués à Garcias.	M. LEFEBVRE.
KEBEC,	M. STOKLEIT.
HERSILIE, jeune orpheline élevée par Cosme.	Mlle. ADÈLE.
VALENTINE, nourrice d'Hersilie.	Mlle. LAGRENOIS.
BLANCHE, fille de Joséphо.	Mlle.
Gardes.	
Paysans et Paysannes.	
Bûcherons.	

La Scène est à Florence, aux premier et troisième actes, et au second dans le bois de Fleuri.

PQ
2189
B63C6

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'éditeur, seront réputés contrefaits.

COSME DE MEDICIS.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente un jardin du palais de Cosme; A droite est le pavillon d'Hersilie ; à gauche celui du grand duc. La décoration doit offrir un coup-d'œil magnifique ; le palais de Cosme était, pour ainsi dire, le dépôt des chefs-d'œuvres de tous les arts.*)

SCENE PREMIERE.

VALENTINE, JACASSINO.

JACASSINO, *étonné de tout ce qu'il vient de voir.*

Ah ! ma mère !

VALENTINE.

Eh bien ! qu'as-tu ? pourquoi cet air étonné.

JACASSINO.

Que de belles choses ! que de magnificence !

VALENTINE.

On dirait que tu entres dans ce palais pour la première fois.

JACASSINO.

Ces peintures, ces statues que je viens d'voir ; tout çà m'cause des éblouissemens. . . . Savez-vous bien que depuis ma dernière visite, au grand duc, tout est fièrement embelli à Florence, et surtout dans le palais.

VALENTINE.

Ah ! mon dieu ! c'est tous les jours quelque chose de nouveau.

JACASSINO.

Ah ! j'vois ce que c'est ; peut-être ben que l'grand duc, informé d'mon arrivée...

VALENTINE.

Imbécille !

JACASSINO.

Ecoutez-donc, çà n'aurait rien d'étonnant, j'viens si rarement à la cour, que flatté de ma visite. . . . .

VALENTINE.

Au fait, depuis une heure tu t'extasies, sur tout ce que tu vois, et tu ne m'a pas encore appris le motif de ton voyage ?

JACASSINO.

C'est vrai ; j'aurais dû commencer par-là, mais c'est égal m'y v'là.

VALENTINE.

Voyons donc.

JACASSINO.

Vous savez bien, ma mère, qu'il y a douze mois je vous fis part que j'étais tombé . . . .

VALENTINE.

Comment ?

JACASSINO.

Tombé amoureux de Mademoiselle Blanche, la fille de ce vieux militaire qui habite au milieu du bois de Fleuri.

VALENTINE.

Le brave Josepho ?

JACASSINO.

Juste.

VALENTINE.

Eh bien ?

JACASSINO.

Vous savez qu'il y a onze mois que je me décidai à risquer une déclaration.

VALENTINE.

Tu me l'as écrit.

JACASSINO.

Qu'il y en a dix que l'papa Josepho m'a permis de soupirer, qu'il y en a neuf que Mademoiselle Blanche m'a trouvé aimable.

VALENTINE.

Finiras-tu ?

JACASSINO.

Et qu'il y a huit jours que tout est d'accord ; j'viens donc vous demander vot' consentement, vu la circonstance de la noce qui s'fait demain.

VALENTINE.

Mon consentement! je le donne de grand cœur... la fille de Josepho te convient parfaitement.

JACASSINO.

Elle n'est pas riche. Les espèces sont absentes ; mais vous, ma bonne mère, vous me comblez de présens... j'ai une bonne ferme, grace aux bontés de mademoiselle Hersilie, cette jolie orpheline, nourrie de votre propre lait, et que depuis sa naissance vous n'avez pas voulu quitter un instant.

VALENTINE.

La quitter, cette chère enfant ? Jamais. Elle me fut confiée par son père, et je suis la meilleure amie qu'elle ait à la cour.

JACASSINO.

Ah! cependant j'dis que l'grand duc...

VALENTINE.

Oui, Cosme de Médicis la chérit comme son enfant ; il se plaît à la nommer sa fille.

JACASSINO.

Eh bien, malgré tout cet amour, vous n'avez jamais voulu lui dire le nom de son vrai père... Elle a beau vous prier...

VALENTINE.

C'est un secret que le grand duc peut seul lui révéler.

JACASSINO.

Tenez, ma mère, dégoisez lui çà en manière de confidence, ou bien dites le moi, je lui en toucherai deux mots.

VALENTINE.

Ce serait un secret bien gardé.

JACASSINO.

A moins que vous n'priez le jeune duc de l'en instruire.

VALENTINE.

Il l'ignore lui-même.

JACASSINO.

C'est dommage ; car ce jeune seigneur ne hait pas de parler à ma sœur de lait... Mais dites donc, ma mère, quel sujet amène ici tous ceux que je viens de voir dans les jardins ? On choisit, , on ceuille des fleurs : y aurait-il quelque fête ? Pardine, çà serait ben tombé, car je me sens en gaîté.

VALENTINE.

Tu l'as deviné. Ma jeune maîtresse est l'objet de tous ces préparatifs, et tu m'aideras à faire mon bouquet.

JACASSINO.

Un bouquet ! est-ce que c'est la fête à ma sœur de lait ?

VALENTINE.

Non pas ; mais elle a atteint sa dix-huitième année, et le grand duc veut qu'on célèbre cet heureux jour qui lui rappelle l'instant où, à peine agée d'un an, Hersilie fut amenée dans son palais, et confiée à toute sa tendresse.

JACASSINO.

Une fête ! j'en suis, j'ouvrirai l'bal. (M.)

VALENTINE.

On vient. C'est l'seigneur Garcias.

JACASSINO.

Le nouveau gouverneur de Florence ?

VALENTINE.

Lui-même.

JACASSINO.

C'est un sournois Ses yeux veulent toujours dire le contraire de ses paroles. Ah ! je le connais bien, il est venu plusieurs fois à la chasse dans l'bois d'Fleuri.

VALENTINE.

Suis-moi, et allons composer pour ma chère Hersilie le bouquet de l'amitié. (M.) (*Ils sortent.*)

SCENE II.

GARCIAS, PAZZI.

GARCIAS.

Attendons ici le lever du grand duc. Qui t'a remis cette lettre ?

PAZZI.

Un de vos affidés arrivé à l'instant du camp de Philippe. Je l'ai fait entrer secrètement dans votre palais, où il attend une réponse.

GARCIAS.

Tu vas juger si la correspondance que j'entretiens avec l'ennemi ne m'assure pas un plein succès. Cette lettre est du premier ministre de Philippe.

« Mon cher Garcias,

» Nos troupes marchent à grandes journées sur la république de Sienne ; elles sont composées de six mille hommes d'infanterie, deux mille de lansquenets, et quinze cents de cavalerie. Employez tous les moyens pour retenir, pendant vingt-quatre heures seulement dans Florence, le fier Médicis. Au milieu de la nuit, annoncez comme certaine, la perte de Sienne ; que ce bruit circule avec rapidité parmi le peuple et les soldats ; qu'il parvienne jusqu'à votre maître. Dirigés par vous, et profitant du tumulte que doit occasionner dans le palais une pareille nouvelle, que vos affidés fassent bien leur devoir, que Médicis cesse de vivre, et tandis que sa mort vous rendra possesseur du duché de Florence, Philippe, à la tête de ses troupes, entrera triomphant dans Sienne et dans Pise ; ne différez pas de suivre mes conseils ; défiez-vous d'un certain Zulmani qui doit être maintenant à la cour de Médicis. »

Je ne connais pas cet audacieux florentin.

PAZZI.

Ce fut, dit-on, l'instituteur du jeune duc. Depuis dix ans il était éloigné de Florence, mais on assure qu'il est de retour.

GARCIAS.

Suspect et dangereux, qu'il soit enveloppé dans la proscription. Tu le vois, mon cher Pazzi, je marche à grands pas vers le triomphe. Ces républicains farouches, ces vieux patriciens, défenseurs nés de leurs institutions, ces fiers législateurs, le chef qui les dirige, celui que sa naissance appelle à lui succéder, tous seront bientôt en mon pouvoir, et réduits à implorer ma clémence. Ah ! si la main de mon père dirigea dans l'ombre le poignard assassin qui fit tomber Alexandre de Médicis, ce n'était pas pour élever Cosme aux mêmes

dignités. Je veux effacer jusqu'au nom des Médicis, de ces marchands privilégiés qui, du rang le plus obscur, sont parvenus au faîte des grandeurs. Cosme commande où je devrais régner ; mais encore quelques jours, et le bruit de sa chute effrayera l'Italie. Tu le vois, déjà par mes soins il ignore les dangers de la république. Prolongeons cette erreur si favorable à mes projets. Ah ! Philippe n'a pas besoin de m'apprendre sur qui doivent tomber mes coups, je connais mes ennemis. Ce palais les renferme tous. Hersilie seule . . . . .

PAZZI.

Hersilie ! . . . . .

GARCIAS.

Oui, Pazzi, l'amour s'est emparé de mon âme . . .

PAZZI.

Serait-il vrai ? Vous m'avez toujours laissé ignorer. . .

GARCIAS.

Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même. Lorsque Médicis me nomma gouverneur de Florence, Hersilie venait d'atteindre sa quinzième année ; confiée aux soins du grand duc et environnée de toute sa tendresse, la cour retentissait du bruit de ses vertus ; les plus grands seigneurs n'ambitionnaient qu'un regard d'Hersilie, et je fus bientôt moi-même au nombre de ses adorateurs. Ma naissance, mon rang, ma fortune devaient me faire croire que mes vœux ne seraient point rejettés. Vain espoir ! le jeune Médicis s'était rendu maître du cœur d'Hersilie ; mais ce rival heureux ne jouira pas long-temps de sa conquête, et les événemens que je prépare, forceront cette beauté rebelle à recevoir une main que tant de fois elle osa dédaigner.

PAZZI.

Tout le monde ignore à qui cette orpheline doit le jour.

GARCIAS.

Oui, mais c'est un secret que je prétends connaître. (M.) Cosme de Médicis paraît... Silence.

SCENE III.

Les Précédens ; COSME, *précédé d'une garde nombreuse.*

(*Cette entrée doit être brillante. On sait quel luxe on étalait à la cour de Florence.*)

COSME.

Eh bien, Garcias, êtes vous enfin informé des dernières résolutions de nos ennemis ? La république, désormais a l'abri des orages, pourra-t-elle respirer l'air pur de la liberté ? Ces nombreux bataillons, épars sur nos frontières, vont-ils être rendus à leurs foyers ? Les grands talens, tranquilles, à l'ombre de la paix, brilleront-ils encore de leur premier éclat ?

GARCIAS.

Quels nouveaux succès votre protection ne leur assure-t-elle pas?

COSME.

Le ciseau, le burin, la palette sont impatiens de s'immortaliser. Mon plus cher desir est de les rendre à leur laborieuse indépendance, et de faire dire à la postérité : le siècle de Médicis fut le siècle des arts. Heureux, mille fois heureux le souverain qui couronne doublement son règne des lauriers de la gloire et des palmes du génie. Avec le temps le souvenir des victoires s'efface ou se perd; mais en vain les siècles s'accumulent, en vain les générations se succèdent, les monumens du génie, les édifices publics demeurent, et redisent glorieusement aux derniers âges, le nom de leurs illustres auteurs ..

GARCIAS.

Telle est la destinée qui attend Médicis... Ah! seigneur, aucun genre de gloire, ne peut vous être étranger; et tout va se réunir pour assurer le bonheur de vos sujets...

COSME.

Dites de mes enfans. Ne m'ont-ils pas nommé leur père? Vous croyez donc que Philippe d'Arragon?...

GARCIAS.

Il consent à devenir votre allié, et paraît, ainsi que vous, desirer la fin de la guerre.

COSME.

Puissiez-vous dire la vérité!

GARCIAS.

Il ne demande pour garant de l'alliance qu'il va former avec vous, que la place de Sienne.

COSME.

C'est demander la guerre. Quand Charles-Quint me remit cette place importante, les habitans me reconnurent pour leur souverain; je justifierai leur confiance, et mériterai leur amour. Je connais les devoirs que m'impose la suprême puissance. Je dois faire le bonheur de l'état, et non pas préparer sa honte et son abaissement. Florence, Pise et Sienne semblent formées par la nature pour être réunies. Malheur à qui oserait conspirer contre la sûreté de leurs habitans... Je saurai les défendre.., Je ne cherche point à envahir; mais j'ai le noble orgueil de conserver mes conquêtes, et dussé-je porter mes armes triomphantes jusqu'aux dernières limites de l'Espagne, je prouverai qu'on n'insulte pas impunément le chef d'un peuple toujours prêt à affronter tous les périls pour conserver sa noble indépendance et maintenir ses droits.

GARCIAS.

Cependant . . .

COSME.

Cessez de combattre mes desseins. Les troupes de Philippe peuvent marcher sur Sienne, j'y serai pour les recevoir.

GARCIAS.

Quoi, seigneur, vous voulez . . .

COSME.

Demain à la tête de ma garde, je quitte Florence, et vous laisse le soin de veiller à la sûreté de la ville.

GARCIAS, *à part.*

Fatal contre-temps.

COSME.

Mon fils m'accompagnera.

GARCIAS,

Mais seigneur, le doge de Venise doit se rendre en ces lieux avec la belle Aximane, sa fille, promise au jeune duc.

COSME.

Vous les recevrez, Garcias, le mariage de mon fils est encore éloigné. Ce jeune héros, tout entier à la gloire, impatient de signaler son courage, demande des lauriers, et non pas un indigne repos.

GARCIAS.

Vous connaissez mal le jeune duc! mieux que vous j'ai su lire dans son âme; cette âme fière et courageuse qu'aucun péril n'étonne, qu'aucun danger n'arrête, qui jusqu'à ce jour, avait fait de la gloire son unique idole, est dévorée de tous les feux de l'amour.

COSME.

Mon fils ?...

GARCIAS.

Soupire aux pieds de la beauté. La jeune Hersilie a sur son âme un absolu pouvoir.

COSME.

Serait-il vrai ?

GARCIAS.

Ah! seigneur, qui peut voir Hersilie et ne pas l'aimer? cette aimable orpheline vous doit son éducation, sa fortune; lui refuseriez-vous le bonheur, si votre fils...

COSME.

Que me proposez vous, Garcias! jamais cet hymen n'aura lieu... Hersilie a des vertus, le rang le plus élevé est le seul digne d'elle, je le sais: mais des raisons puissantes. . l'infortunée! Quand elle connaîtra le nom de son père... son cœur abjurera un amour malheureux, et mon fils lui-même... Je passe chez la grande duchesse. Vous, mon ami, interrogez mon fils, assurez-vous de la vérité

et s'il confirme vos soupçons, dites lui, Garcias, en essuyant ses pleurs, qu'il doit le sacrifice de son amour au bonheur de son père. (M.) (*Il sort.*)

SCENE IV.

PAZZI, GARCIAS.

PAZZI.

Eh! bien, seigneur, vous n'avez plus de rival à craindre.

GARCIAS.

Le jeune duc, toujours plus épris des charmes d'Hersilie, résistera aux ordres de son père; mais vainement... (M.) On vient, c'est Valentine. Tandis que je vais répondre au ministre de Philippe, rends-toi auprès de la statue du grand Pompée, c'est là le rendez-vous de nos braves. Entretiens leur zèle, dirige leur courage, ranime dans leurs cœurs le désir de la vengeance, désigne leur nos ennemis; qu'ils aiguisent leurs poignards, et que tous les bras soient prêts à frapper, quand j'en donnerai l'ordre. (M.) (*Ils sortent chacun d'un côté.*)

SCENE V.

VALENTINE, JACASSINO.

VALENTINE.

Par ici; amène tout le monde, et dépêche-toi.

JACASSINO, *dans la coulisse.*

Je vous poursuis.

VALENTINE.

Voyez s'il finira. Mademoiselle Hersilie va sortir de son appartement, et la surprise sera manquée. (M.)

SCENE VI.

VALENTINE, JACASSINO. (*Ballet.*)

JACASSINO.

Nous voilà tous avec de fiers bouquets; et celui du jeune duc, qu'en dites-vous?

VALENTINE.

Bien, mes amis, rangez-vous là, près de cette porte... formez une allée, une chaîne de fleurs. (M.)

(*Ils se placent.*)

JACASSINO.

C'est çà. (M.)

SCENE VII.

Les Précédens, HERSILIE, JEAN DE MEDICIS, HERSILIE *sort de son appartement*, JEAN DE MÉDICIS *du sien. Ils se trouvent vis-à-vis l'un de l'autre*, JACASSINO *donne un bouquet au jeune duc. Tableau.*)

HERSILIE.

Quel doux moment!

JACASSINO, *à Valentine.*

Dites-donc, ma mère, çà bien été j'espère; elle sourit !

HERSILIE.

Valentine, tu ne m'avais pas prévenue. . . .

JACASSINO.

Pas si bête que de vous prévenir qu'on allait vous surprendre.

JEAN.

Adorable Hersilie, que ce tribut de l'amitié doit être doux à votre cœur ! permettez-moi de me joindre à eux.

JACASSINO.

Je crois que je puis avancer... Ma sœur.. Mademoiselle..

HERSILIE.

Oui, mon ami, appelle-moi toujours ta sœur.

(*Tout le monde offre des fleurs à Hersilie.*)

Braves gens, les expressions manquent à ma reconnaissance. Mais je n'ai pas encore vu le grand duc, souffrez que j'aille me jetter dans ses bras... (M.)

JEAN.

Il a prévenu vos vœux, car je le vois paraître.

SCENE VIII.

Les Précédens, COSME DE MÉDICIS.

COSME, *après avoir embrassé Hersilie.*

Mes amis, je viens partager la joie générale, fêter celle que j'aime, c'est augmenter mon bonheur.

HERSILIE.

Ah ! seigneur... Ah ! mon père !

COSME.

Valentine, conduis tout le monde dans la grande salle du palais. Je ne veux pas troubler les plaisirs de cette journée ; mais j'ai besoin de rester seul avec Hersilie.

HERSILIE, *à part.*

Avec moi ?

COSME,

Et vous, mon fils, rendez vous près de votre mère.

VALENTINE, *à part.*

Va-t-il lui révéler enfin le secret que nous gardons depuis dix-huit ans ? (*Haut.*) Allons, mes amis, allons tous au palais.

JACASSINO.

Puisqu'ils renvoyent tout le monde, c'est peut-être qu'ils veulent être seuls. (M.) (*Sortie générale.*)

SCENE IX.

COSME, HERSILIE.

COSME.

Ma fille, l'instant est arrivé, où je dois te révéler le se-

cret important de ta naissance ; j'aurais encore tardé à te faire cette pénible confidence ; mais je pars, mon Hersilie, la guerre m'appelle loin de ces murs. . . . le sort peut trahir ma valeur . .... je puis succomber et emporter dans la tombe, un secret qui ne m'appartient pas. . . . . l'intérêt de l'état me force à rompre le silence. . . . . .

HERSILIE.

Qu'allez-vous m'apprendre ?

COSME.

Pendant les premières années de ta vie, tu crus voir en moi l'auteur de tes jours.

HERSILIE.

Comblée de vos soins, de vos bontés, qu'elle âme comme la mienne ne s'y serait trompée ? Hélas ! si celui dont je tiens l'existence m'abandonna dans l'âge le plus tendre, je dois, à l'ami de mon enfance, au soutien de ma jeunesse, tout l'amour que j'aurais eu pour lui, et si le sort me plaçait entre mon bienfaiteur, et mon père, je ne sais vers lequel des deux m'entraînerait mon cœur.

COSME.

Vers l'infortuné qui te donna la vie. Mais hélas !...

HERSILIE.

Il n'est plus ?

COSME.

Rappelle ton courage, et prête moi toute ton attention.

HERSILIE.

Vous me glacez d'effroi ! ah ! seigneur, pourquoi faut-il m'armer de tant de courage pour entendre le récit que vous allez me faire ? Ce que vous êtes prêt à me révéler est donc bien terrible ? Mais n'importe, expliquez-vous, je puis tout entendre ; faites-moi connaître le nom de mon père ; dites-moi quel lieu renferme les cendres de cet infortuné, que je puisse au moins les arroser de mes larmes. Ah ! parlez, seigneur, qui me donna le jour ?

COSME.

Mon plus cruel ennemi.

HERSILIE.

Grands dieux !

COSME.

Tu descends de la maison de Ridolphi. Ton père, premier ministre du vice-roi de Naples, aspirait à la main de la duchesse Eléonore, elle lui était promise, quand l'amour détruisit ses plus douces espérances. La duchesse m'aimait et son père ne voulant pas contrarier le choix de son cœur, consentit à notre hymen. Dès cet

instant Ridolphi jura ma mort, et la vengeance lui suggérait chaque jour, de nouveaux moyens de me perdre. Cette longue inimitié semblait ne devoir jamais s'éteindre, quand la fortune, qui jusqu'alors avait favorisé ton père, l'abandonna. Des monstres jaloux de sa puissance, l'accusèrent d'avoir conspiré contre Charles-Quint, et prouvèrent qu'il avait voulu livrer Naples à François premier. Je le savais incapable d'une telle perfidie; j'oubliai mon ressentiment en apprenant son infortune. Il était malheureux; je devins son ami. Déjà, chargé de fers, l'arrêt de sa mort était prononcé, quand je trouvai les moyens de favoriser sa fuite et de guider ses pas vers une terre étrangère. Depuis un an, Ridolphi avait épousé la fille de l'amiral Colci : Cette femme intéressante voulut le suivre dans sa retraite; ta digne mère te portait alors dans son sein; mais accablée par la fatigue, flétrie par la douleur, la malheureuse Hersilie expira en te donnant le jour. Valentine, dès long-temps attachée au service de ton père, et qui l'avait suivi dans son exil, fut chargée du soin de te nourrir. Appelé au duché de Florence, ma première pensée fut d'offrir à Ridolphi une retraite assurée dans mes états, jusqu'au moment où j'aurais pu faire reviser le plus injuste des procès. J'allais l'instruire de ma résolution, quand je vis arriver ta nourrice qui m'apprit la mort de ton père. A ses derniers momens, l'infortuné, en te donnant sa bénédiction, prononça ces mots : Ma fille, que ton nom soit un secret, jusqu'à l'époque où tu auras atteint ta dix-huitième année. Alors, peut-être mes ennemis n'existeront plus, ou auront renoncé à leur vengeance; et il ordonna à Valentine de t'apporter dans mon palais. Ma fille, il avait bien jugé mon cœur; l'enfant d'un malheureux est un legs de l'amitié, celui qui vient d'un homme qui fut autrefois notre ennemi, est un dépôt sacré qu'il remet sous la garde de l'honneur.

HERSILIE.

Infortunée! la mémoire de ton père est encore flétrie par une odieuse accusation.

COSME.

Sa mémoire sera réhabilitée, je l'ai juré, et si la mort venait m'atteindre, mon fils ambitionnerait l'honneur d'accomplir mon serment. Calme tes douleurs : privée des caresses de la nature, livre-toi toute entière aux soins de l'amitié. La duchesse te chérit, mon fils a pour toi la tendresse d'un frère, et la belle Aximane qui va devenir son épouse trouvera du plaisir à te nommer sa sœur.

HERSILIE.

Eh! quoi, seigneur, il est donc vrai.... malheureuse Hersilie!....

COSME, *à part.*

Garcias ne m'a pas trompé. (*Haut.*) Aimable enfant! ah! crois-moi, mon plus grand chagrin est de voir couler tes larmes, sans pouvoir en tarir la source. Mon Hersilie, je sais que mon fils t'adore, qu'il est payé du plus tendre retour ; mais quand il te donna son cœur...

HERSILIE.

Il ignorait, sans doute, que mon nom était indigne de s'unir au sien... Mais ne craignez rien, je serai digne de vous, je n'entrainerai pas dans ma perte un mortel généreux ; vous m'avez inspiré des vertus, le ciel m'a donné du courage, il me trace mon devoir et je le remplirai. Accompagnée de ma fidèle Valentine, je m'ensevelirai dans la retraite où le malheureux Ridolphi.. Là, seule avec mes pleurs... victime infortunée d'un amour sans espoir, je m'occuperai de vos bienfaits, je prierai pour l'auteur de mes jours et j'attendrai avec impatience, l'instant où la mort me délivrera du tourment d'exister.

COSME.

O ma fille! tu n'es pas seule à plaindre, et mon fils.... je suis donc réduit à faire le malheur de mes deux enfans ! pourquoi faut-il que mon rang s'oppose aux desirs de mon cœur ? Mais hélas ! je me dois à l'état, et le peuple...

HERSILIE.

Blâmerait son souverain, s'il consentait à cet hymen. Le nom des Médicis doit arriver sans tache à la postérité. Non, seigneur, je n'arracherai pas mon amant à la gloire, je ne le ferai pas descendre du rang suprême où les destins l'ont placé ; je rendrai ce jeune guerrier à l'état qui le réclame : Ma voix, cette voix qui arrivait si facilement à son cœur, portera la persuasion dans son âme ; je combattrai ses larmes, son désespoir, jusqu'à son amour ; il se rendra à mes larmes, à mes prières..... j'en mourrai ; mais j'aurai fait mon devoir et vous m'aimerez ; vous me plaindrez, mon père, c'est le dernier espoir qui reste à votre fille. (M.)

SCENE X.

Les précédens, GARCIAS.

GARCIAS.

Seigneur, le conseil est assemblé.

COSME.

Je vais m'y rendre.

HERSILIE.

Vous me quittez, mon père ?

COSME.

Pour te rejoindre bientôt ; mon Hersilie, tu viens d'acquérir de nouveaux droits à ma tendresse, à mon admiration... de toi seule maintenant dépend tout mon bonheur.

Reste, ma fille. Mon cher Garcias, la grande Duchesse vous a sans doute instruit du sort de mon Hersilie ?

GARCIAS.

Oui, seigneur ; j'étais présent à l'entretien qu'elle vient d'avoir avec le jeune duc.

COSME.

Eh bien ! mon ami, tandis que des soins importans reclament ma présence loin de ces lieux, prenez ma place auprès de cette infortunée : offrez-lui des consolations, son triste cœur a besoin d'un ami qui partage ses peines, qui cherche à les adoucir (M.)

SCENE IV.

HERSILIE, GARCIAS.

GARCIAS.

Ah ! madame, le grand duc met le comble à mes vœux, en favorisant une entrevue que je désirais avec la plus vive impatience.

HERSILIE.

Seigneur...

GARCIAS

De ce que j'ai à vous dire dépend le bonheur de ma vie.

HERSILIE.

Je vous entends, seigneur ; mais j'avais cru vous avoir assez fait connaître . . .

GARCIAS.

Ne craignez pas que je vous parle d'un amour malheureux, et tant de fois rejetté. Mais s'il ne m'est plus permis d'aspirer à votre main, je n'ai pas renoncé au plaisir d'essuyer vos larmes. Oui, madame, je puis encore vous promettre des jours heureux et vous soustraire au malheur.

HERSILIE.

Ah ! parlez, seigneur, qu'ai-je encore à redouter ?

GARCIAS.

Tout, si vous restez plus long-temps dans ce séjour.

HERSILIE.

Depuis dix-huit ans il est pour moi l'asyle de la paix et du bonheur.

GARCIAS.

Depuis dix-huit ans, la perfidie vous y environne.

HERSILIE.

Quel est ce mystère ? parlez.

GARCIAS.

Oui : je vais m'expliquer ; mais avant tout, jurez sur l'honneur de ne jamais révéler le secret horrible que je vais vous confier.

HERSILIE.

Vous me faites frémir.

GARCIAS.

Promettez-vous ?

HERSILIE.

Je jure sur l'honneur, à la face du ciel, que ce secret mourra dans mon sein . . . Mais, de grace, mettez un terme à mon tourment. Qui dois-je craindre ?

GARCIAS.

L'oppresseur de votre famille, l'assassin de votre père.

HERSILIE.

L'assassin de mon père ! . . .

GARCIAS.

Il existe près de vous.

HERSILIE.

Près de moi ! Mon père n'est pas tombé sous les coups d'un meurtrier.

GARCIAS.

J'ai la preuve de ce que j'avance.

HERSILIE.

Ah ! grand dieu ! vous redoublez l'horreur de ma situation. Eh bien, si vous l'avez cette preuve cruelle, produisez-la donc ; achevez de déchirer mon âme . . . Quelle main sanguinaire . . . . .

GARCIAS.

Celle du grand duc.

HERSILIE.

Médicis ! Non, c'est un piége que vous tendez à ma faiblesse, à ma crédulité.

GARCIAS.

Croyez . . . . . .

HERSILIE.

Ah ! seigneur, vous me trompez, vous vous abusez vous-même. Comme moi, témoin de ses vertus, vous avez pu soupçonner votre maître... Ah ! tant de cruauté n'entre pas dans une âme aussi grande, aussi généreuse.

GARCIAS.

Sa fausse amitié vous séduit, jeune insensée ; revenez de votre erreur, connaissez Médicis, apprenez à le détester.

HERSILIE.

Jamais, jamais. Il a sauvé mon père d'une mort infamante, et, grace à ses soins, ce respectable vieillard a terminé ses jours dans la paix, et loin de ses persécuteurs.

GARCIAS.

Quel assemblage inouï de mensonge et de scélératesse ! Sachez donc, madame, que votre père respire. (*Hersilie est dans un état difficile à décrire. Elle n'a pas la force d'articuler une parole. Garcias s'aperçoit de l'effet qu'il vient de produire sur elle. Il continue.*) Depuis

long-temps je cherchais à pénétrer le secret de votre naissance, quand un officier attaché au grand duc, et auquel j'avais rendu des services importans, m'apprit que la conspiration dont on accusait Ridolphi d'être l'auteur, avait été imaginée par Médicis lui-même qui, dissimulant avec art sa vengeance, avait feint de compâtir aux tourmens de votre père; que Ridolphi, séduit par ces apparences criminelles, s'abandonna sans crainte aux soins de ce perfide, et le rendit dépositaire de sommes considérables qu'il voulait dérober à la cupidité de ses bourreaux. Médicis s'empara de ces trésors, et à peine votre père fut-il éloigné de Naples, suivi de Valentine qui vous portait alors; car votre mère n'était plus, que des assassins . . . Ah! j'en frémis encore.

HERSILIE.

Frapper un ennemi sans défense, et qui se confie à notre générosité . . . Médicis aurait pu . . . Non, non, cette idée révolte ma raison, et mon esprit effrayé n'ose croire à tant de barbarie. Quoi! mon malheureux père...

GARCIAS.

Reprenez courage, Madame, les dieux ont veillé sur l'auteur de vos jours. Frappé d'un poignard assassin, il tomba baigné dans son sang . . . Les meurtriers croyant leur crime consommé, vous arrachèrent des bras de Valentine, la forcèrent à les suivre, et vous conduisirent toutes deux dans ce palais. Cependant les blessures de Ridolphi n'étant pas mortelles, la pitié généreuse lui prodigua des secours, et bientôt il fut en état de fuir. Depuis dix-huit ans, il errait de pays en pays, ses pleurs redemandaient sa fille à la nature entière, quand il apprit que vous existiez encore, et que le palais de Médicis renfermait son Hersilie . . . Sans songer aux dangers qui le menacent, à la mort qui l'attend, s'il est découvert; il part, et depuis quelques jours il habite près de ces lieux.

HERSILIE.

Près de ces lieux?

GARCIAS

Au pied de la montagne de Fleuri, à quelque distance de ces murs. Cet officier du grand duc m'a conduit à la caverne habitée par votre malheureux père... je l'ai vu, ce vieillard respectable; il n'ose respirer l'air, quitter l'antre humide qui le recèle, que pendant le silence et l'horreur des nuits.. Ses traits sont altérés; ses yeux sont éteints et fatigués de verser des larmes. Son front vénérable offre seul encore quelques vestiges de sa grandeur passée et de ses vertus... Mes pleurs se sont mêlés aux siens, et je lui ai promis de vous remettre entre ses bras.

HERSILIE.

Eh bien, seigneur, remplissez votre promesse; indiquez moi la route que je dois suivre pour me rendre auprès de mon père. Chaque instant de retard, est un vol fait à la nature.

GARCIAS.

Que par nos soins le procès de Ridolphi soit revisé, annullé; que Médicis expie ses crimes.

HERSILIE.

Ah! seigneur, sauvons mon père, et laisons au ciel le soin de le venger.

GARCIAS.

Eh bien, cette nuit vous partirez accompagnée de plusieurs de mes gens.

HERSILIE.

Valentine me suffira.

GARCIAS.

Valentine est la plus criminelle des femmes, et Médicis a payé l'horrible secret qu'elle garde depuis long-temps.

HERSILIE.

Valentine aussi!

GARCIAS.

Je vous laisse, Madame, pour assurer votre bonheur, dissimulez surtout avec le jeune duc: les dangers de Cosme allarmeraient son vertueux fils... Souvenez-vous de votre serment. Les jours de votre père dependent de votre discrétion. On vient, c'est la perfide Valentine: A minuit la voiture qui doit vous conduire, sera au bas de la grande terrasse. (*à part.*) Beauté rebelle, bientôt tu seras en mon pouvoir. (M.) (*Il sort.*)

SCENE XII.

HERSILIE, JACASSINO, VALENTINE.

HERSILIE, *sans voir Valentine.*

Que mon sort est changé! ce matin, heureuse de posséder l'amour de Médicis, la tendresse de son père, je ne soupçonnais pas les horreurs qu'on vient de me révéler.

JACASSINO.

Elle ne nous regarde pas.

HERSILIE.

Mais pourquoi rester plus long-temps dans ce palais? Tout y fatigue mes regards... Je puis à chaque instant y rencontrer le meurtrier de mon père.

VALENTINE.

Quel discours!

HERSILIE.

Malheureuse! j'y trouverais aussi le jeune duc. Ah! fuyons sa présence, abandonnons ces lieux pour ne les re-

voir jamais. (*Elle va pour sortir, et apperçoit Valentine.*) Dieu ! Valentine ! (M.) (*Elle s'éloigne avec horreur.*)

VALENTINE.

Pourquoi cette frayeur?

HERSILIE.

Sortez de ma présence.

VALENTINE.

Quel trouble vous égare ? vous paraissez souffrir. . . .

HERSILIE.

De me trouver près de vous.

VALENTINE.

L'ai-je bien entendu ? quel changement subit... il n'y a qu'un instant vous rendiez justice à mon attachement pour vous... Ah ! madame ! ah ! ma jeune maîtresse ! Je ne suis donc plus cette bonne Valentine dont vous aviez juré de ne jamais vous séparer. Celle qui fut si long-temps attachée au service de Ridolphi, celle qui veilla sur vos premiers jours. . qui vous servit de mère .. qui ferma les yeux de votre malheureux père, et vous reçut de ses mains défaillantes?... Comment ai-je pu mériter votre haine, moi qui donnerais ma vie pour vous ?

HERSILIE.

Quittez ce langage démenti par vos actions, et s'il vous reste encore quelques sentimens de pitié pour la triste Hersilie, ne la forcez pas à vous reprocher vos crimes.

JACASSINO, *à part.*

En v'là ben d'un autre !... Les crimes de ma mère.

HERSILIE.

Femme cruelle ! que vous ai-je fait? mon amitié pour vous s'est-elle un seul instant démentie ? Avais-je une pensée qui vous fût étrangère ? Vous étiez la confidente de tous les sentimens de mon cœur, et vous m'avez indignement trompée . . . Ah ! Valentine, vous êtes bien coupable.

JACASSINO, *à part.*

Ma sœur aurait-elle perdu la tête ?

VALENTINE.

Moi, coupable ? Hersilie, au nom du ciel expliquez-vous... quels crimes ai-je donc commis ? qui a pu vous inspirer ces odieux soupçons ? si mon existence entière vous fut consacrée, ne flétrissez pas mes derniers jours par une accusation injuste : Avant de me condamner, réfléchissez à ma conduite. Quand tous les gens de votre père l'ont délaissé, seule, je lui suis resté fidèle, j'ai partagé son sort, ses chagrins, son exil ; lorsque pour remplir ses dernières volontés, je vous eus remise entre les mains de Médicis, je voulus m'éloigner de la cour, retourner dans ma chaumière, mourir en paix sous le toît qui me vit naître... Médicis récla-

ma mes soins pour vous, je restai. Depuis dix-huit ans, je n'ai voulu, pour prix de tant de soins que l'amitié de ma fille. Ai-je demandé des honneurs, des richesses? Non, toute ma richesse était dans l'amour d'Hersilie.

JACASSINO.

Ah! mon dieu! v'la ma pauvre mère qui pleure à présent.

HERSILIE.

Prétextes insidieux, et qui vous rendent encore plus criminelle... Perfide... Vous connaissiez tous mes malheurs, et complice de mes ennemis, vous les aidiez à me tromper... ah! je vous en supplie, fuyez ma présence, ne me forcez pas au tourment de vous voir plus long-temps.

VALENTINE.

Eh bien! puisque vous le voulez, puisque je suis devenue pour vous un objet odieux, je ne vous fatiguerai plus de ma présence; mais croyez que mon plus grand chagrin, en vous quittant, est de ne pouvoir vous convaincre de mon innocence, de voir couler vos pleurs, sans qu'il me soit permis de les essuyer Mais encore une fois, Madame, au nom du ciel, apprenez-moi quels sont mes torts.

HERSILIE.

Vous osez le demander!

VALENTINE.

Ah! Madame, le cœur de Valentine doit vous être connu. Revenez de votre erreur, ne m'accablez pas de votre haine... Hersilie, au nom du ciel, si je vous ai conservé la vie, ne me ravissez pas votre estime et votre amitié. JACASSINO

Ma mère, ne pleurez donc pas comme ça, ça me fend le cœur. Madame, alle est innocente, alle vous chérit, ni plus ni moins que nous.

HERSILIE.

Laissez-moi, vous dis-je? laissez moi. (M.)

JACASSINO

Voici le seigneur Zulmani et le jeune duc. Tenez, ma mère, y va y avoir du grabuge ici, c'est sûr: venez au village avec moi. Eh ben, v'là ce que c'est que la cour... C'est gentil... Ce matin on dansait, ce soir on pleure. Morgué! j'crois que les esprits y ressemblent aux girouettes, ils tournent à tous les vents. (M.)

SCENE XIII.

Les Précédens, ZULMANI, JEAN DE MEDICIS.

VALENTINE, *à Jean.*

Ah! seigneur, venez rendre le calme à ma jeune

maîtresse ; elle ne veut plus me voir, elle me bannit à jamais de sa présence.

JEAN.

Que dites-vous. (M.) *Il court à Hersilie qui est plongée dans la douleur.* Hersilie !

HERSILIE.

Dieu ! *Elle le regarde et s'éloigne précipitamment. Valentine fond en larmes. Zulmani et Jean restent étonnés. Jacassino entraîne sa mère.*

JEAN.

Hersilie, un seul regard . . . . . .

HERSILIE, *à part.*

Faut-il qu'un fils si vertueux doive le jour . . .

ZULMANI.

Seigneur, songez aux ordres de votre père.

JEAN.

Oui, respectable Zulmani, j'obéirai. Mais avant mon départ, Hersilie, j'ai voulu renouveler à vos pieds le serment de vivre et de mourir pour vous, Un devoir cruel, un ordre barbare me forcent de renoncer au bonheur de vous appartenir . . . Mon père . . .

HERSILIE.

Ton père... Oui, c'est un barbare... Je le déteste... Il a mérité ma haine ; qu'il redoute ma vengeance.

JEAN.

Quel délire !

VALENTINE.

Je crains que votre père n'ait pas assez préparé son cœur à la triste confidence qu'il vient de lui faire.

JEAN.

Hersilie, revenez à vous... Votre malheur...

HERSILIE.

Est d'avoir cru ce perfide. Mon plus grand supplice, celui qui ne finira qu'avec ma vie, c'est d'avoir à rougir de ses bienfaits.

ZULMANI.

Madame, quelle erreur est la vôtre ?

HERSILIE.

Quand tout ce palais retentit de mes infortunes, quand la voix éteinte de Ridolphi vient de désigner son assassin.

JEAN.

Son assassin !

ZULMANI.

Quel est-il ? nommez-le, vous le devez.

HERSILIE.

Vous le connaîtrez quand il sera puni.

HERSILIE.

Infortunée ! Le grand duc vous chérit, il sait que votre père était innocent.

HERSILIE.

Oui, mon père était innocent, je le sens à mon horreur pour ceux qui l'ont persécuté.

VALENTINE.

Vous le voyez, seigneur, des soupçons affreux semblent la tourmenter.

JACASSINO.

Allons nous-en, ma mère.

JEAN.

Hersilie, le grand duc a versé des larmes en m'ordonnant de renoncer à cet hymen.

HERSILIE.

Qu'il s'épargne des regrets inutiles, des larmes mensongères. Tu t'abuses toi-même, si tu crois que la proscription de mon père soit le seul obstacle à notre hymen.

JEAN.

Comment?

HERSILIE.

Cette alliance funeste est rejettée par une volonté plus forte, plus prononcée que celle de ton père.

JEAN.

Laquelle?

HERSILIE.

La mienne, qui me dit d'abandonner à jamais ces lieux, et les perfides qu'ils renferment.

JEAN.

J'ai pitié de votre égarement: mais au nom du ciel, expliquez vous. Hersilie, j'expire à vos pieds, si vous renoncez à quitter le palais de mon père:.. Vous vous éloignez... Vous ne répondez pas. Malheureux! Eh! bien, votre désespoir triomphe de toutes les facultés de mon âme; j'oublie l'univers entier pour vous... Je m'attache à vos pas...

ZULMANI.

Médicis.

JEAN.

Oui, mon ami, je la suivrai partout, dans un désert, dans une caverne...

HERSILIE.

Dans une caverne... Oui, c'est là que je t'attends, c'est là que je pourrai te révéler des forfaits que ta belle âme n'oserait soupçonner; je te nommerai le monstre. (M.)

On entend la trompette.

JEAN.

Dieu! c'est le signal du départ.

ZULMANI.

Partons.

JEAN.

Non, je ne quitte point Hersilie.

ZULMANI.

Mon prince, ne cédez pas à une fougue imprudente ; imposez silence à vos passions, souvenez-vous que vous êtes un Médicis.

JEAN.

Mais au moins qu'Hersilie me dise qu'elle me chérit encore... que mes succès soient son ouvrage.

Il se jette à ses pieds. (M.)

HERSILIE.

Qu'exige-tu de la triste Hersilie ?

SCENE XIV.

Les Précédens, COSME, TROUPES.

COSME.

Mon fils aux genoux d'Hersilie !

JEAN.

Mon père, joignez-vous à nous pour ramener le calme dans son âme. Quel coup affreux avez-vous donc porté à son cœur, en lui révélant le fatal secret de sa naissance ?

HERSILIE.

Ah ! ne craignez rien, seigneur, je sais tout ce que je vous dois. . . . la main de la fille de Ridolphi, n'appartiendra jamais à un Médicis.

COSME.

Ce langage. . . . . (M.)

(*La trompette se fait entendre.*)

HERSILIE, *avec force, à Jean.*

Entends-tu, jeune guerrier ?... sois fidèle à l'appel de Mars. Tout entier à la gloire, laisse soupirer l'amour, oublie la triste Hersilie, vole au champ d'honneur. . . . . Je réponds de tes jours... le ciel qui protège la vertu, te couvrira de son égide ; l'ennemi seul de Ridolphi, trouvera la mort au milieu des combats.

COSME, *à part.*

Elle me déchire le cœur. (*à un officier.*) C'est au bas de la montagne de Fleuri, que vous me joindrez avec le reste de l'armée. (*A Jean.*) Venez, mon fils, le triomphe vous attend. (M.) *Mouvement général.*

HERSILIE, *en délire, et se jettant au milieu des armes.*

Arrêtez, cruels, arrêtez ! n'allez pas à la caverne qui renferme mon malheureux père !.. avez-vous une seconde fois juré sa mort ? est-ce pour lui percer le sein que vous apprêtez vos armes ?... ils ne m'entendent pas, ils s'éloignent, ils arrivent à la caverne... Ils vont y pénétrer... mon père, je vole à ton secours, avant de parvenir jusqu'à toi, il faudra fouler mon corps inanimé, m'anéantir. (M.)

Epuisée, elle tombe dans les bras de Cosme.

VALENTINE.

Elle succombe !

JEAN.

Hersilie !

COSME, *la remettant dans les bras de Valentine.*

Bonne Valentine, je vous confie les jours de cette infortunée. *A Jean.* Partons, mon fils, la patrie menacée nous appelle. (M.)

Hersilie est évanouie entre les bras de Valentine. Les troupes défilent, Cosme, Jean et Zulmani sortent.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une foret, au fond une montagne couverte d'arbres. Au bas, à la droite de l'acteur, une caverne masquée par des broussailles. A gauche l'habitation de Josepho.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE, JOSEPHO.

Blanche sort, et monte sur la montagne, regarder au loin, Josepho reste près de sa porte.

BLANCHE, *sur la montagne.*

Vous verrez, mon père, qu'il sera arrivé quelque chose à ce pauvre Jacassino.

JOSEPHO.

Lui sur-tout qui n'est pas brave.

BLANCHE.

J'ai beau regarder, il ne vient pas, et le jour s'avance.

JOSEPHO.

Sa mère l'a peut-être retenu au palais.

BLANCHE, *revenant en scène.*

C'est joli, la veille de notre mariage, être comme ça en retard. C'est qu'il y a de belles dames là où il est allé.

JOSEPHO.

Sois sans inquiétude, on ne te l'enlèvera pas.

BLANCHE,

Qu'est-ce qui sait ?... Enfin ne vous a-t-il pas dit hier en partant : soyez tranquille, père Josepho, ne crains rien, ma petite Blanche ; je serai ici demain à deux heures au plutard... Il en est quatre au moins, et pas d'Jacassino.

JOSEPHO.

Crois moi, viens l'attendre tranquillement à la maison.

BLANCHE.

Ah ! mon père, c'est bien aisé à dire tranquillement : il faut le pouvoir. Tenez, il fait encore grand jour, si vous voulez, je vais gravir tout au haut de la montagne, je découvrirai mieux s'il y a quelqu'un sur la route.

JOSEPHO.

Eh bien, soit ; mais ne tarde pas.

BLANCHE.

Il n'y a pas de danger, mon père, je vois d'ici les bûcherons qui sont à l'ouvrage.

JOSEPHO.

Puisses-tu toujours attendre ton mari avec la même impatience. (M.)

Il rentre. Blanche monte sur la montagne, et disparaît. Les acteurs suivans rentrent en scène, par un sentier pratiqué au bas de la montagne.

SCENE II.

GARCIAS, PAZZI, FURBAC, ZUROC, KEBEC.

GARCIAS, *enveloppé dans un manteau.*

C'est bien ici.

FURBAC.

Et la caverne ?

GARCIAS.

A ta droite.

FURBAC.

Diable ! comme l'entrée est difficile.

GARCIAS.

Ces broussailles épaisses et étroitement serrées la rendent inaccessible.

PAZZI.

Et je crois que personne n'est tenté de la visiter.

GARCIAS.

Allons, Zuroc et Kebec, à l'ouvrage, quelques efforts, et le palais d'Hersilie va s'ouvrir.

FURBAC.

Tout cela est fort bien ; mais Hersilie voudra-t-elle quitter Florence ?

GARCIAS.

Elle y est déterminée.

FURBAC.

A la bonne heure. Mais, seigneur, je cours des risques... Si le grand duc...

PAZZI.

Aurais-tu des remords ?

FURBAC.

Je te ressemble.

GARCIAS.

C'est répondre.

FURBAC.

Vous croyez donc, seigneur, qu'Hersilie...

GARCIAS.

Dis-donc ta fille.

FURBAC.

Ah! c'est vrai. Diable! cette fille-là m'est venue si promptement. . . . Bref, la princesse sera ici à minuit, et. . . . . .

GARCIAS.

Tu sais ce que tu as à faire?

FURBAC.

Oh! parfaitement. La marche chancelante, l'œil égaré, les cheveux blancs... la perruque est dans mon paquet... l'habit en lambeaux, l'organe d'abord faible, puis peu-à-peu sublime, pathétique, un mouchoir à la main, des larmes dans les yeux. Çà sera difficile, car je ne sais pas pleurer.

PAZZI.

C'est égal; des sanglots bien prolongés, bien étouffés.

FURBAC.

J'y suis. De grands bras ouverts, des mains tremblantes et toujours disposées à donner la bénédiction. Ah! çà, comment fait-on pour donner la bénédiction? car il est bon que vous sachiez que je n'ai jamais béni personne.

GARCIAS.

Ni été béni par personne.

FURBAC.

Passe encore si c'était pour maudire. J'ai souvent vu mon père dans cette position là, au reste, je ferai de mon mieux, et si ma fille résiste, les grands moyens.

GARCIAS.

Précisément.

FURBAC.

Vous me trouvez-donc tous un visage paternel? l'attitude, seigneur, qu'en dites-vous?

GARCIAS.

Tu rempliras parfaitement ton rôle, je connais ton intelligence.

PAZZI.

Point de paroles grossières.

FURBAC.

Fi donc!

GARCIAS.

Ordonne surtout à Hersilie de renoncer à l'amour du jeune duc, d'oublier le fils de son ennemi.

FURBAC.

Soyez sans inquiétude.

GARCIAS.

Zuroc et Kebec veilleront à l'entrée de la caverne, et si quelque curieux voulait en approcher...

ZUROC.

La tête à bas.

FURBAC.

Rien que ça.

KEBEC.

C'est aisé.

FURBAC.

A votre poste. (M.)

Zuroc et Kebec écartent les broussailles et s'enfoncent dans la forêt, Furbac entre dans la caverne.

SCENE III.

GARCIAS, PAZZI.

PAZZI.

Seigneur, êtes-vous bien sûr de Furbac?

GARCIAS,

Oui, c'est l'homme du rôle qu'il va jouer; une figure mobile... une effronterie sans exemple.

PAZZI.

J'en conviens . . . mais . . .

GARCIAS.

Est-ce que tu voudrais prendre sa place?

PAZZI.

Oui, seigneur, afin...

GARGIAS..

J'ai trop de confiance en toi.

PAZZI.

Eh bien, c'est une raison...

GARCIAS.

Pauvre sot! est-ce que tu ne sais pas qu'après m'être servi de Furbac, dans une affaire pareille, avant la récompense promise, il y en a une dont on ne parle pas.

PAZZI.

Ah! oui... une fois maître d'Hersilie...

GARCIAS.

Le père supposé me devient inutile...

PAZZI.

Et alors, ce qui est inutile...

GARCIAS.

Est dangereux.

PAZZI.

Ainsi... (*Il fait le geste du poignard.*)

GARCIAS.

C'est çà. Quand à toi, mon cher Pazzi, je te réserve pour les grandes occasions; ton emploi va devenir très-actif. Le trouble est déjà répandu dans le palais : Cosme doute encor de la soumission de son fils, Hersilie ne voit dans son bienfaiteur que le bourreau de son père, Valentine lui est en horreur, le jeune duc, incertain, irrésolu et combattu par mille passions diverses, frémit en pensant

aux ordres cruels de Médicis. Zulmani est peut-être arrêté... la haine, le désespoir, la vengeance fermentent dans tous les cœurs... Muni de cette lettre, rends-toi au village de Laurenzzia, qui est sur la lisière de cette forêt, vois le commandant Roberti.

PAZZI.

Le chef de cette bande de brigands ? Je le connais, j'ai servi deux ans sous ses ordres.

GARCIAS.

Concertez-vous ensemble ; si Médicis veut continuer sa route vers Sienne, qu'il trouve à Laurenzzia des gens déterminés qui arrêteront ses pas.

PAZZI.

Le plus prudent, serait de retourner au palais... le jeune duc est entreprenant.

GARCIAS.

J'enchaînerai sa fureur ; et la lettre que je t'ai fait écrire sous le nom de Sébaste, va réveiller l'indignation dans l'âme de Médicis, et amener la perte du jeune duc.

PAZZI.

Seigneur, savez-vous que vous me révélez bien des secrets, tant de confiance me fait trembler.

GARCIAS.

Comment !

PAZZI.

Après la réussite de vos grands projets, quand je vous aurai bien servi, n'y aura-t-il pas aussi pour moi une récompense dont on ne parle pas ?... ce qui n'est plus nécessaire devient dangereux, et...

GARCIAS.

Cette maxime ne s'applique pas à toi.

(M.) *Blanche paraît sur le haut de la montagne.*

PAZZI.

Seigneur, cette maison est habitée, j'apperçois quelqu'un à travers la fenêtre.

GARCIAS.

Fâcheux contretemps ! eh bien, frappe, et souviens-toi que l'on me nomme Carlos.

PAZZI.

Qui vous reconnaitrait ainsi déguisé ?

(M.) *Il frappe. Pendant ce temps Blanche est arrivée près de la porte.*

SCENE IV.

Les Mêmes, BLANCHE.

BLANCHE.

Messieurs, que desirez-vous ?

PAZZI.

Nous sommes excédés de fatigue et nous voudrions avoir quelques rafraichissemens ; encore éloignés du village...

BLANCHE.

Rien de plus facile, Messieurs. Je cours prévenir mon père, c'est un ancien militaire, ces messieurs m'ont l'air d'être des officiers du grand duc, et il vous recevra bien ; reposez-vous un instant sous ce berceau et bientôt vous serez satisfait. (M.) *Elle rentre.*

SCENE V.

GARCIAS, PAZZI.

PAZZI.

Voilà une maison bien mal placée.

GARCIAS.

Et un ancien militaire qui nous gêne beaucoup.

PAZZI.

Pourvu que Furbac ne sorte pas de la caverne pendant..

GARCIAS.

Silence, voici notre homme. (M.)

SCENE VI.

Les Précédens, JOSEPHO.

Josepho apporte une bouteille et des verres, et Blanche une corbeille remplie de fruits.

JOSEPHO.

Des officiers du grand duc, dis-tu ? Ce sont sans doute de braves gens ; car Médicis n'aime que ceux là... Ah ! mes officiers, soyez les bien venus. Reposez-vous et buvons. Morbleu ! la vue des braves gens me fait tressaillir de joie.

PAZZI.

On n'offre pas avec plus de gaité.

GARCIAS.

De franchise.

JOSEPHO.

Et surtout de meilleur cœur.

BLANCHE, *qui a regardé vers la montagne.*

Allons, c'est inutile.

PAZZI, *à Josepho.*

Vous avez servi ?

JOSEPHO.

Quarante ans avec honneur, dans les gardes d'Alexandre de Médicis qui fut si lâchement assassiné... Mais ne pensons plus à ce malheur et buvons.

PAZZI.

C'est bien dit.

JOSEPHO.

A la santé du meilleur des princes, à celle du grand duc.

BLANCHE.

Je verserai mon père.

JOSEPHO.

Oui, ma petite Blanche, apprends à faire les honneurs de ta maison.

Blanche verse à son père et court à la montagne.

JOSEPHO.

Eh bien ! que fais-tu ?

BLANCHE, *revenant.*

Ah ! (*même jeu pour Garcias.*)

JOSEPHO.

Allons, à la santé de Cosme de Médicis.

PAZZI.

A sa santé (*après avoir bu.*) cette habitation est bien retirée.

JOSEPHO.

J'y suis plus tranquille. D'ailleurs en cas d'accident, au premier son de cor ou au premier coup de feu, tous les bucherons qui ont leurs habitations sur la lisière de la forêt, sont près de moi, c'est un signal convenu entre nous.

PAZZI, *à part.*

Voisins dangereux !

GARCIAS, *à Josepho.*

Vous n'êtes pas riche ?

JOSEPHO.

Si fait, mon officier ; vingt blessures, quarante années de services, une médaille, une jolie fille, six cents livres de pension, de la gaîté, de la santé et une conscience pure, voilà j'espère une fortune.

PAZZI.

Vous devez vous ennuyer ici. Cette route est peu fréquentée.

JOSEPHO.

Je ne m'ennuye jamais. Le village de Fleuri est au bas de la montagne, et en vingt minutes je puis aller à Florence. D'ailleurs, j'ai des amis, tenez, restez avec nous jusqu'à demain, et je puis vous répondre que vous verrez la joie régner dans cette partie de la forêt.

PAZZI.

Vraiment.

JOSEPHO.

Oui, je marie ma fille.

GARCIAS.

Et votre gendre est ici ?

JOSEPHO.

Non, il est à Florence.

Blanche regarde plus attentivement comme si elle voyait arriver Jacassino, Josepho boit, Garcias et Pazzi vont porter leur verre à la bouche, quand Furbac paraît à l'entrée de la caverne. (M.)

SCENE VII.

Les Précédens, FURBAC.

FURBAC.

Quelle caverne! on y cacherait un régiment.

Garcias et Pazzi l'appercevant lui font signe de se taire et de rentrer. A leur mouvement Josepho qui était en train de boire s'arrête et voit Furbac. Celui-ci étonné rentre dans la caverne.

GARCIAS, *à part.*

Le mal adroit ! *(Haut.)* Vous dites donc brave homme que demain vous mariez votre fille ?

JOSEPHO.

Oui demain... Je marie... Mais quel est donc ?

BLANCHE, *qui a aussi apperçu Furbac.*

Ah ! mon dieu ! quelle figure !

GARCIAS.

Nous voudrions vous parler sans témoin.

JOSEPHO.

A moi ?

GARCIAS.

Oui, à vous.

JOSEPHO.

Volontiers ..Je ne m'étais jamais apperçu.. *(à Blanche.)* Rentre, ma fille. Ces messieurs ont quelque chose à me dire, je te joindrai bientôt.

BLANCHE.

Oui, mon père *(à part.)* Mais êtes-vous bien en sûreté, avez-vous vu... Je ne sais pas, mais ces gens là ont des mines... Ils se regardent toujours, et...

JOSEPHO.

Ne m'as-tu pas entendu.

BLANCHE, *fixant Pazzi.*

Celui-ci surtout. *(Josepho se retourne.)* Je suis rentrée mon père. *(M.)*

Elle sort lentement, ferme la porte, la r'ouvre. Josepho revient auprès de Pazzi et de Garcias.

SCENE VIII.

GARCIAS, PAZZI, JOSEPHO.

JOSEPHO.

Maintenant expliquez-vous ?

GARCIAS.

Vous pouvez m'aider à faire une bonne action.

PAZZI.

Oui, une bonne action.

JOSEPHO.

En ce cas parlez, je ne vous servirai jamais assez vite.

GARCIAS.

Du secret que je vais vous confier dépendent la vie et l'honneur d'un infortuné.

JOSEPHO.

Foi de militaire, je serai discret.

GARCIAS

Vous connaissez cette caverne.

JOSEPHO.

Oui, mais...

GARCIAS.

Et bien, dans cet antre, que les bêtes sauvages refuseraient de choisir pour retraite, habite un malheureux de la plus illustre naissance.

PAZZI.

Et obligé de se cacher pour éviter la mort. C'est lui que vous venez de voir.

JOSEPHO.

Pouvons-nous le rendre à sa patrie ?

GARCIAS.

Hélas ! non... l'échafaud...

JOSEPHO.

Il est donc criminel ?

GARCIAS.

Il est vertueux, puisque je prends soin de ses jours.

JOSEPHO.

Le ciel vous bénira.

GARCIAS.

Sa fille...

JOSEPHO.

Partage sa misère ?

GARCIAS.

Non, elle est restée prisonnière loin de ces lieux.

JOSEPHO.

Que faut-il faire ?

GARCIAS.

A minuit, je dois amener cette jeune personne.

JOSEPHO, *montrant la caverne.*

Là ?

PAZZI.

Là.

GARCIAS.

Si vous entendez quelque bruit gardez-vous de paraître. Ce malheureux père se croirait découvert et la frayeur hâterait le terme de ses jours. Je vais le conduire loin de Florence, dans une retraite assurée, où il jouira avec son aimable fille du repos et du bonheur dont il est privé depuis si long-temps.

JOSEPHO.

Homme généreux ! mais le grand duc est-il instruit des revers de cet infortuné ?

GARCIAS.

Médicis ? non.

JOSEPHO.

C'est peut-être le seigneur Garcias qui le persécute ; car on dit de lui un mal...

PAZZI.

Voilà un éloge qui n'est pas mendié.

GARCIAS.

Connaissez-vous Garcias ?

JOSEPHO.

Pour mon bonheur je ne l'ai jamais vu, l'aspect d'un méchant fait mal.

GARCIAS.

On peut vous avoir trompé.

PAZZI.

Non pas, c'est un vilain homme que ce seigneur Garcias et qui finira mal.

GARCIAS, *bas à Pazzi.*

Traître !

PAZZI, *bas à Garcias.*

C'est pour éloigner les soupçons.

GARCIAS.

Il passe peu de monde par ici ?

JOSEPHO.

Depuis quelques jours nous voyons beaucoup de troupes qui se rendent à Sienne.

GARCIAS.

Mais ce n'est pas la véritable route.

JOSEPHO.

C'est la plus courte, et pour aller à la gloire c'est celle que les braves préférent.

PAZZI.

Que votre fille et son prétendu ne sachent rien...

JOSEPHO.

Du secret que vous m'avez confié ?... Soyez tranquille, comptez sur ma discrétion.

GARCIAS, *à Pazzi.*

Allons, mon ami, allons tout employer pour sauver ce malheureux père. Adieu, brave homme, vous partagez le bienfait, vous aurez part à la reconnaissance. (*A part.*) Il est à nous.

PAZZI, *à part.*

Voilà pourtant comme j'agissais quand j'étais honnête homme, confiant et crédule. (M.)

SCENE IX.

JOSEPHO, *seul.*

Tout cela me paraît bien étonnant. Ne m'être jamais douté que cette caverne renfermait... N'importe, les occasions de faire le bien se rencontrent si rarement qu'il faut se hâter de les saisir, quand elles se présentent.(M.)

On entend une musique vive, Blanche paraît à la fenêtre et la referme aussitôt pour descendre.

Quel bruit ?

SCENE X.

BLANCHE, JOSEPHO.

BLANCHE.

Mon père, mon père, ce sont eux, c'est lui... ils viennent... ils marchent, ils dansent, Jacassino est à leur tête. (M.)

SCENE XI.

Les Précédens, JACASSINO, Paysans, Paysannes.

BLANCHE.

Te voilà donc enfin !

JACASSINO.

Pardine, ma petite, je n'ai pas pu venir plus vîte, vois, je suis en nage.

JOSEPHO.

C'est bon. Mais nous diras-tu ce que vient faire ici tout ce monde ?

JACASSINO.

Un instant, beau père, avant j'ai deux nouvelles à vous apprendre une bonne et une mauvaise.

JOSEPHO.

Explique toi.

JACASSINO.

Vous savez bien que je viens de Florence chercher le consentement de notre bonne mère. C'est dit, elle taupe à tout.

BLANCHE.

Tu es resté bien long-temps.

JACASSINO.

Soyez sans inquiétude, Madame Jacassino.

JOSEPHO.

Finiras-tu, bavard ?

JACASSINO.

Puisquelle m'interpelle, il faut bien que je l'y réponde à c'tenfant, que je dissipe ses alarmes.

JOSEPHO.

Tu m'impatientes.

JACASSINO.

M'y v'la. Hier en quittant le village, je prévins tout le monde, hommes et femmes que revenant de la ville aujourd'hui, je les emmènerais chez le père Josepho qui devenait mon beau père ; que nous passerions deux jours à boire, à rire et à danser, proposition faite, proposition acceptée ; ménétriers prévenus, ménétriers payés. V'la qu'avant de quitter la ville, j'apprends que le grand duc, à la tête de ses troupes, se met en marche pour Sienne, qu'il doit faire halte au pied de la montagne de Fleuri, précisement devant notre maison.. Je pars, en chemin mon imagination travaille : je conçois le projet de fêter un prince chéri. Je pense que c'te petite prévenance de la part des habitans de Fleuri lui chatouillera le cœur, que je pourrais faire d'une pierre deux coups. J'arrive au village ; je trouve tout le monde prêt, et des bouquets dans toutes les mains. Je dis : ce n'est pas avec des fleurs qu'on couronne des militaires. Nous avons sur la gauche de la forêt une pépinière de lauriers. Eh ! vîte, la serpe à la main, chacun sa branche. On m'écoute, on m'approuve, on cueille, on arrache ; on mêle à tout cela quelques roses, on me suit, on arrive, nous voilà, v'la ce que c'est.

JOSEPHO.

Que je t'embrasse, mon cher Jacassino.

JACASSINO.

Ecoute, ma petite Blanche : les roses sont pour toi ; quant aux militaires y n'se tromperont pas, ils prendront les lauriers.

JOSEPHO.

Comment ? le grand duc...

JACASSINO.

Va passer par ici, c'est la bonne nouvelle ; mais on va se battre, c'est la mauvaise.

BLANCHE,

Se battre ?

JOSEPHO.

Et pourquoi ?

JACASSINO.

Comment, beau-père, vous qui avez pendant quarante ans porté le mousquet, pouvez-vous faire cette question là ?

BLANCHE.

Mais, es-tu bien sûr ?..

JACASSINO.

Je te dis, ma petite, que je parle d'après mes yeux.

C'est un train à faire trembler dans Florence. Les tambours, les trompettes, tout ça bat à la fois. On enrôle tous les hommes de bonne volonté Vous pensez bien que quand j'ai vu ça, je me suis dit, Jacassino, prends garde à toi.

BLANCHE.

Mais mon père, ces deux officiers ne vous ont rien dit.

JOSEPHO.

Ils ignoraient peut être...

JACASSINO.

Ça se peut bien, car ça est venu comme un coup de foudre à la suite d'une fête qu'on donnait à ma sœur de lait; vous savez bien, l'orpheline qui n'a ni père, ni mère, la pauvre petite a perdu la tête.

BLANCHE.

Ah! mon dieu!

JACASSINO.

Oui, elle accuse ma mère, elle lui reproche ses crimes. Je te demande s'il y a du bon sens, elle en veut à tout l'monde. Ma mère pleure, se désespère... J'ai encore les yeux rouges. . . . . Ah! ma pauvre sœur est bien à plaindre! . . . .

JOSEPHO.

Qu'est-ce que tu dis? qu'est-ce que tu dis?

JACASSINO.

Je dis la vérité. (M.) *Annonce de la marche.* Mais, t'nez, t'nez, voyez les armes comme elles brillent. Ah! le bel état, le bel état!

BLANCHE.

Ne vas pas t'engager?

JACASSINO.

Laisse donc, tu me connais.

JOSEPHO.

Poltron!

JACASSINO.

Ecoutez donc, si tout l'monde allait à la guerre qu'est-ce donc qui fêterait les vainqueurs quand ils reviendraient. Y faut bien que quelqu'un reste. (M.) Ils avancent cachez vous tous derrière ces arbres, quand je vous ferai signe, vous savez...

TOUS.

Oui, oui,

JACASSINO.

Vous, beau-père, vous avez la parole en main, ainsi la harangue vous regarde, à vos postes. (M.)

Tous les paysans se cachent derrière les arbres, Blanche se place derrière un banc de gazon qui est à la droite Jacassino et Josepho rentrent.

SCENE XII.

COSME, JEAN, Troupes.

COSME.

Arrêtons nous un instant au pied de cette montagne, c'est ici que les bataillons restés dans Florence doivent nous rejoindre pour voler à la défense de Sienne, et prouver au fils de Charles-Quint que des guerriers ne composent point avec l'honneur.

JEAN, *à part.*

Malheureuse Hersilie ! quelle est maintenant ton sort ?

COSME.

O mon fils ! cache aux regards de ton père une tristesse qui éteint le courage. Quand un guerrier tel que toi marche au combat, ses yeux doivent briller d'une noble ardeur, son front doit être le siège de l'espérance (M.)

A un signal d'un officier, il se fait un roulement. Les soldats pôsent leurs fusils. Cosme et son fils sont près du banc de gazon. A l'instant où les armes sont posées, chaque femme met une branche de laurier dans chaque canon de fusil. Blanche monte derrière le banc de gazon derrière Cosme et Jean. Elle tient une couronne de chaque main Josepho et Jacassino sortent de la maison.

SCENE XIII.

Les Précédens, JOSEPHO, JACASSINO, BLANCHE, Paysans, et Paysannes.

JOSEPHO, *s'avancant.*

Seigneur, les habitans de Fleuri ayant appris que vous aviez quitté Florence pour aller maintenir les droits de vos fidèles sujets, et que cette enceinte devait être un instant honorée de votre présence, s'y sont réunis pour vous fêter. Voyez dans nos jeux l'expression de notre attachement, et que l'image des plaisirs vous fasse un instant oublier les nouveaux périls où la gloire vous entraîne.

COSME.

Mes enfans, cette preuve d'amitié est bien précieuse pour moi... Vous voyez leur amour, mon fils. Quel bel héritage je vous laisserai ! Oui, j'accepte vos hommages. Mais aurai-je dû penser qu'au milieu de cette forêt...

JOSEPHO.

Seigneur, un bon prince trouve partout des cœurs pour l'aimer, des bras pour le défendre.

JACASSINO, *bas à Josepho.*

Ne parlez donc pas d'çà.

JOSEPHO, *aux soldats.*

Allons, mes camarades, un joyeux mélange Le grand duc le permet et nos jeunes villageoises aiment les braves,

JACASSINO.

Sans doute, puisque mademoiselle Blanche m'épouse.

(M.) *Cosme fait signe aux soldats qu'ils peuvent prendre part à la fête. Il se place sur le banc de gazon avec son fils.*

BALLET.

COSME, *après le ballet.*

Votre fête est charmante.

JACASSINO.

C'est moi que je suis l'auteur.

COSME.

La lenteur des troupes m'inquiète.

JOSEPHO, *aux payans.*

Venez, mes amis, venez tous chez moi, le prince pourrait avoir des ordres secrets à donner à ses officiers. Après avoir été agréables, ne soyons pas importuns. Rentrons... Mon prince...

COSME.

Brave militaire, je double votre pension, et demain mille ducats seront distribués aux habitans de Fleuri. Vous m'avez fait éprouver un grand plaisir. (*M.*)

Josepho. Blanche et Jacassino rentrent les paysans les suivent. Les troupes reprennent leurs armes.

SCENE XIV.

COSME, JEAN, UN OFFICIER, Soldats.

COSME.

Que vient nous annoncer cet officier?

L'OFFICIER.

Seigneur, à peine étiez-vous sorti du palais qu'un inconnu m'a remis cet écrit qu'il a dit être pour vous de la plus grande importance,

COSME,

Il suffit. Retournez au palais et dites au gouverneur de hâter le départ des troupes (M.) *l'officier sort.*

SCENE XV.

JEAN, COSME.

COSME, *après avoir lu.*

Dieux! qu'ai-je lu?

JEAN.

Qui peut exciter votre colère?

COSME.

Un rebelle, un fils indigne de mon amour, toi.

JEAN.

Mon père!

COSME.

Tu braves toutes les lois.

JEAN.

Je suis armé pour les défendre.

COSME.

Je suis armé pour te punir.

JEAN.

Vous croyez . . .

COSME, *lui donnant la lettre.*

Voilà ma réponse et ton arrêt. Lis, perfide.

JEAN, *lit.*

« Seigneur, j'apprends que le mariage du jeune duc, » avec la fille du doge de Venise, est prêt à se célébrer. » Ma conscience, l'honneur, le caractère sacré dont je suis » revêtu, tout m'oblige à vous prévenir que depuis deux » mois des nœuds secrets unissent votre fils à la jeune » Hersilie: ministre des autels, j'ai reçu leur serment » dans la chapelle de Laurenzzia. » SEBASTE.

COSME.

Cétait donc là le prix que vous réserviez à ma tendresse ?

JEAN.

Cette lettre n'est que le résultat du plus horrible complot.

COSME.

Vaine excuse.

JEAN.

C'est un tissu d'impostures... Prenez y garde, mon père, on veut nous diviser. Garcias...

COSME.

Vous a donné mille preuves d'attachement.

JEAN.

Il faut tout craindre des méchans, même leur amitié.

COSME.

Déjà coupable, vous devenez encore calomniateur.

JEAN.

Ah ! je jure sur l'honneur...

COSME.

Ne profanez pas ce sentiment.

JEAN.

Puisque mes sermens sont sans force auprès de vous, je ne chercherai plus à me défendre. Ma conduite et mes succès répondront un jour pour moi. (M.)

SCENE XVI.

Les Précédens, GARCIAS.

COSME.

Eh ! bien, gouverneur, quel motif vous conduit ici, et pourquoi cette lenteur dans l'exécution de mes ordres ?

GARCIAS, *à part.*

Il tient ma lettre. (*Haut.)* Seigneur, votre attente est trompée.

COSME.

Que dites-vous?

GARCIAS.

Les troupes refusent de marcher.

COSME.

Cela est imposible.

GARCIAS.

On se plaint, on murmure, une révolte générale est prête à éclater dans Florence, vos sujets...

COSME.

Dites des factieux. Les amis des lois ne se révoltent pas.

GARCIAS.

Si vous m'en croyez, vous laisserez dans Florence les troupes qui doivent suivre vos pas. Vous avez de nombreux ennemis.

JEAN.

Oui, la destinée des princes est d'être environnés de traîtres.

GARCIAS.

Votre autorité est menacée.

COSME.

Je ne vois partout que des ingrats ou des rebelles. Lisez, Garcias, et jugez de mon malheur.

GARCIAS.

O ciel!

COSME.

Que pensez-vous?

GARCIAS.

Votre fils peut seul répondre.

JEAN.

Mon père, je ne ferai plus d'inutiles sermens, vous refusez d'y croire. Mais la perfidie dirige la foudre qui se balance sur nos têtes. Dans quels momens cette accusation mensongère s'élève-t-elle contre moi? quand cherche-t-on à perdre votre fils, à vous priver du secours de son bras? c'est à l'instant où les plus grands périls menacent l'état, à l'instant où un monarque ambitieux fomente la division au sein de la république. Ah! mon père! l'heure des combats est arrivée. La patrie, dans les pleurs, gémit de nos divisons. Croyez-moi, dans de pareilles extrémités, ne nous reposons pas. Retournez à Florence; qu'à votre aspect les séditieux rentrent dans le devoir, et qu'il ne leur reste de leurs affreux projets que la honte de les avoir conçus. Cédez à la nécessité, mon père... J'obéis à la gloire, et marche à l'ennemi

Les remparts de Sienne m'attendent. Je pars... Quand je serai vainqueur, je me justifierai.

COSME.

A ce noble courage, je reconnais mon fils.

GARCIAS, *à part.*

Il me sert mieux qu'il ne pense. (*Haut.*) Oui, seigneur, je me joins à votre fils.. Accordez-lui l'honneur de commander l'armée, et rentrez au sein de votre palais. Partez, jeune Médicis, le triomphe vous attend, et les lauriers de votre père ombragent déja votre tête.

COSME.

Je me rends à vos sages avis. Qu'il vole au champ d'honneur. Soldats, obéissez à mon fils, ayez toujours les yeux fixés sur lui ; il ne vous conduira qu'au chemin des succès et de la gloire. (M.)

Mouvement de troupes. Jean demande la bénédiction de son père. Cosme la lui donne, et l'embrasse.

GARCIAS, *à part*

Tu lui dis un éternel adieu, et quelle que soit la vigilance de ses troupes, il ne peut éviter le piège qui l'attend au sortir de Laurenzzia. (M.)

La troupe défile. Jean est à leur tête, et part d'un côté, tandis que Cosme, Garcias, et quelques soldats s'éloignent de l'autre. Les paysans sortent de chez Josepho, et suivent les troupes.

SCENE XVIII.

JOSEPHO, JACASSINO, BLANCHE.

JACASSINO, *regardant sortir les troupes.*

Venez donc voir défiler la troupe, vous autres.

JOSEPHO, *regardant.*

Le bel état ! Morbleu ! le bel état.

JACASSINO.

Dans l'été, et en temps de paix, superbe !

JOSEPHO.

Et si j'ai un regret, c'est que tu ne sois pas militaire.

JACASSINO.

Laissez donc, je ne veux être de service qu'auprès de ma femme. Ah ça, nous allons finir la journée comme la matinée, le verre en main et le jarret tendu.

JOSEPHO.

Cependant il se fait tard.

JACASSINO.

C'est égal, nous irons pendant la nuit. Je n'ai pas peur quand je suis plusieurs.

JOSEPHO.

Et moi, je te dis qu'il faut retourner au village. (M.) Le temps se couvre. (M.) Nous allons avoir un orage épouvantable. (M.)

BLANCHE.

Quel malheur ! Jacassino avait promis de chanter.

JACASSINO.

C'est vrai, mais v'la un accompagnement qui me couvrirait la voix. (*A part*) La vérité c'est que j'ai peur du tonnerre, et qu'ici je ne pourrais pas fermer les fenêtres.

Tonnerre.

JOSEPHO.

L'orage redouble... Croyez-moi, mes amis, partez, et demain, à la pointe du jour, je vous attends tous Nous fêterons ces deux jeunes gens, nous bénirons notre bon prince, et chanterons ses bienfaits.

BLANCHE.

Comme c'est désagréable de se quitter si vîte !

JACASSINO.

Console-toi, une nuit est bientôt passée, et c'est la dernière fois que tu me souhaites le bon soir. (*Eclairs.*) Ah ! quels éclairs.

JOSEPHO.

Allons donc Vous attendrez que les chemins soient devenus impraticables. Voyez ce nuage épais. Il vous avertit qu'il est temps de se mettre en route.

JACASSINO.

Au fait. Je suis de l'avis du nuage. Chacun sa chacune, les ménétriers à la tête, Jacassino avant tout le monde et rentrons au village aussi gaiment que nous en sommes partis. Les musettes d'accord avec le tonnerre. (*Tonnerre et bruit de musette*) C'est çà ; adieu papa Josepho. Bonsoir ma petite Blanche. Le temps n'est pas superbe, nous serons mouillés, mais c'est égal, çà se séchera. (M.)

L'orage va toujours croissant. Les paysans sortent ainsi que Jacassino. Blanche et Josepho rentrent. Tonnerre, grêle, éclairs

---

SCENE XIX.

HERSILIE, *arrivant du pied de la montagne.*

Malheureuse ! la vengeance du ciel me poursuit donc aussi. Le courage m'abandonne, mes forces s'épuisent. Malgre les avis de Garcias, je n'ai pu me résoudre à me livrer à ses gens Tout dans cet odieux palais m'est devenu suspect. Seule, j'ai voulu voir mon père, m'assurer si Garcias, pour satisfaire son amour, ne m'avait point abusée. Mais où suis-je ? Egarée, tremblante, en sortant du palais, j'ai saisi au hasard le premier sentier qui s'est offert à moi... Depuis deux heures je parcours cette fôret, l'obscurité redouble ma frayeur et mon incertitude. La grande duchesse est peut être instruite de mon départ. Des soldats sont à ma poursuite... O mon dieu ! fais qu'aux rayons de ta divine lumière, je découvre l'asile qui recèle l'auteur de mes

jours. (*Eclair prolongé.*) Voici la montagne. (M.) *Elle gravit la montagne et cherche la caverne. L'orage redouble. Les éclairs se mutiplient, la foudre éclate. Hersilie parcourt les diverses sinuosités de la montagne, et disparait aux yeux du Public.*

SCENE XX.

ZUROC, KEBEC.

KEBEC.

Je suis percé jusqu'aux os.

ZUROC.

Quelle faction !

KEBEC.

C'est de l'argent bien gagné.

ZUROC.

Que nous ne tenons pas encore.

KEBEC.

Est-ce que Furbac s'est endormi. ? (*Appellant à la caverne.*) Furbac ! Furbac !

SCENE XXI.

Les Mêmes, FURBAC.

FURBAC.

Eh bien, personne ?

KEBEC.

Ah ! mon dieu ! du côté où nous étions, pas une âme.

FURBAC.

Si le grand duc m'avait soupçonné dans cette caverne....

ZUROC.

Je croyais que ces maudits paysans ne finiraient pas de danser.

KEBEC.

Tu es impatient de commencer ton rôle... Te voilà déjà costumé à merveille.

FURBAC.

Trouves-tu ? Ce long manteau, enrichi d'une broderie jadis superbe, ne me va pas mal, les cheveux blancs et les rides ?

KEBEC.

Tu as une bonne tête.

ZUROC.

Sitôt Hersilie arrivée, tu te rends au château avec elle.

FURBAC.

Avec elle ? Non; elle entrera seule au château. A la porte je brûle l'ordonnance; je connais trop bien Garcias.

KEBEC.

Mais sais-tu que nous courons autant de dangers que

toi, et qu'on nous paie trop peu. En braves camarades nous devrions mettre en commun les périls et les profits. Tu as deux mille ducats, on nous en promet cinq cents à chacun. Ce n'est pas assez, entre honnêtes gens on s'arrange.

FURBAC.

Non pas, non pas : je dois être plus payé. Vos rôles n'ont pas dix lignes, mais moi il faut que je trouve pendant une heure des larmes, des sentimens, de l'éloquence, des phrases ; enfin que je me batte les flancs pour être paternel. Songez donc que je représente un ministre du vice-roi de Naples.

KEBEC.

Nous ferons nous-mêmes les partages.

ZUROC.

C'est dit.

KEBEC.

Tu es fier maintenant.

FURBAC.

Il faut tenir son rang ; je m'élève à la dignité de mon emploi.

ZUROC, *entre ses dents.*

Nous t'en ferons descendre.

FURBAC.

Qu'est-ce que tu dis ?

ZUROC

Rien. Je dis que Garcias se fait bien attendre.

FURBAC.

L'orage a pu retarder sa marche.

ZUROC.

On vient. Retirons-nous. Si une douzaine de brigands allaient nous tomber sur les épaules . . . .

FURBAC.

Bon ! les loups ne se mangent pas.

KEBEC.

D'ailleurs, tu es bien armé ?

FURBAC.

Une paire de pistolets ; voilà tout. *Il cherche.* Ah ! ils sont restés dans la caverne. Avec ce diable de costume, je ne sais où les mettre.

KEBEC, *bas à Zuroc.*

Armes égales, bon.

FURBAC.

Mais n'ayez pas peur. La troupe du capitaine Roberti qui fait le service de cette forêt est toute entière occupée pour Garcias. Il s'agit de faire tomber le jeune duc dans une embuscade du diable au sortir de Laurenzzia.

KEBEC.

Ce Garcias pense à tout. (M.)

FURBAC.

On approche. Ecoutons.

Hersilie paraît sur la montagne.

FURBAC.

Une femme! Cachez-vous. Je vous préviendrai quand il sera temps de paraître. *(Ils sortent.)*

SCENE XXII.

FURBAC, HERSILIE.

FURBAC.

Attention à mon rôle.

Il se retire. Hersilie descend sur la scène.

HERSILIE.

Mes recherches ont été inutiles. Je n'ai pu trouver la caverne. L'obscurité trompe toutes mes espérances, et sans m'en appercevoir je suis revenue sur mes pas.

FURBAC.

C'est elle. Pourquoi diable Garcias ne l'accompagne-t-il pas?

HERSILIE.

Voilà bien sans doute la cabane que je découvris à la lueur des éclairs. Seule au milieu de ce bois, que vais-je devenir? (M.)

FURBAC.

Hélas!

HERSILIE, *effrayée.*

Dieu!

FURBAC.

Voilà un premier hélas qui n'est pas mal.

HERSILIE.

D'où partent ces gémissemens? Un frisson mortel s'empare de moi... je voudrais et n'ose avancer... (*Elle désigne le fond.*) C'est là, quelque infortuné sans doute. (M.)

Elle apperçoit Furbac et dit avec effroi.

Que vois-je?

FURBAC, *approchant.*

Ah! qui que vous soyez, ne reculez pas à mon aspect, ne craignez rien d'un vieillard plus à plaindre que vous sans doute.

HERSILIE.

Ciel!

FURBAC.

Etes-vous égarée dans cette forêt?

HERSILIE.

Perdue!

FURBAC.

Que venez-vous chercher dans le bois de Fleuri?

HERSILIE.

Le bonheur ou la mort.

FURBAC.

Quel langage! la mort! je la demande aussi.

HERSILIE.

Vous, digne vieillard?

FURBAC.

C'est là, c'est au pied de cette montagne que se consument mes tristes jours.

HERSILIE.

Il y a la une caverne?

FURBAC.

Oui, un repaire effrayant.

HERSILIE.

Qui vous force à y rester?

FURBAC.

L'injustice des hommes: mon nom flétri.

HERSILIE.

Dieu! votre nom, dites-vous?

FURBAC.

Fut deshonoré par un arrêt injuste, cruel, barbare. (*à part.*) Les épithètes me manquent.

HERSILIE, *à part.*

Quels rapports! ah! ne redoutez rien: le ciel m'envoye peut-être pour vous sauver.

FURBAC, *à part.*

Ah! le ciel! voilà un mot que j'avais oublié. (*Haut.*) Vous avez habité Florence?

HERSILIE.

Dix-huit ans.

FURBAC.

Connaissez-vous le seigneur Garcias?

HERSILIE.

Beaucoup. (*A part.*) C'est lui.

FURBAC.

Touché de mes malheurs, il a promis d'y mettre un terme, de me rendre une fille depuis dix-huit ans ravie à ma tendresse, et que l'infâme Médicis retient dans son palais.

HERSILIE.

Plus de doute... vous êtes...

FURBAC.

Le malheureux Ridolphi.

HERSILIE.

Mon père!

FURBAC.

Hersilie!

HERSILIE.

Est dans vos bras. (M.)

FURBAC, *à part, et tenant Hersilie dans ses bras.*

J'espère que voilà une reconnaissance bien filée. (*Haut.*) Fille chérie ! enlevée si jeune à mon amour... Trésor inestimable pour le cœur d'un père... Je t'ai revue, je puis mourir content.

HERSILIE.

O jour heureux ! mon père, nous ne serons plus séparés.

FURBAC.

Mais comment te trouves-tu seule dans cette forêt ?.... Garcias devait t'accompagner.

HERSILIE.

Garcias...

FURBAC.

Ah ! ne rejettes pas les soins de ce mortel généreux... son bras est armé pour me venger... à l'instant où je te parle, peut-être le dernier des Médicis a-t-il cessé de vivre, Garcias est un dieu bienfaisant qui veille sur nous,

HERSILIE.

Mon père, dieu pardonne et n'assassine pas !

FURBAC.

Un peu de colère, ça ne fera pas mal. (*Haut.*) Eh quoi, j'appelle la foudre sur la tête de mes bourreaux, et c'est toi qui veux l'arrêter. Ne t'ai-je retrouvée que pour rougir de ta faiblesse ?

HERSILIE.

O mon père !

FURBAC.

Je connais ta passion criminelle pour le jeune duc, mais il faut l'arracher de ton cœur, la bannir de ta pensée.

HERSILIE.

Jamais.

FURBAC.

Garcias est mon libérateur, et ton hymen avec lui peut seule assurer mon triomphe.

HERSILIE.

Prendre Garcias pour époux.

FURBAC.

Dans un instant, tu seras en son pouvoir, et le jeune duc n'existera plus.

HERSILIE.

Le jeune duc !.. On attenterait à sa vie... Doit-il être puni des fautes de son père ?

FURBAC, *à part.*

Eh vite dans la caverne. (*Haut.*) Ma fille, rentrons dans la caverne. En attendant l'arrivée de Garcias, on pourrait nous surprendre et je serais perdu.

HERSILIE.

Non, je vole au secours du jeune prince, je retourne

à Florence, il ne périra pas, ou le même coup nous frappera tous deux.

FURBAC.

Obéissez. (M.) Arrivez-donc, vous autres.

SCENE XXIII.

Les Précédens, KEBEC, et ZUROC.

HERSILIE, *les appercevant.*

Dieu !

FURBAC.

Pour la dernière fois, je vous ordonne de me suivre.

JOSEPHO, *paraissant à sa fenêtre*

Que vois-je ? des assassins !.. Misérables ! laissez cette femme, ou tremblez pour vos jours.

FURBAC, *à Josepho.*

Retire-toi, ou tu es mort.

JOSEPHO, *lui tirant un coup de fusil.*

Scélérat ! (*Il le tue.*) (M.) *Furbac tombe.*

HERSILIE, *effrayée.*

Où suis-je ?

ZUROC.

Kebec, retiens cette femme. Moi je cours venger Furbac.

JOSEPHO, *à Zuroc.*

Je vais t'épargner la moitié du chemin.

Il se retire de la croisée. Zuroc remet Hersilie à Kebec et entre dans la chaumière. Kebec entend du bruit au dehors et laisse Hersilie, et court à la porte de la chaumière.

KEBEC.

On vient, sauvons nous.

Zuroc et Kebec fuient. Les bucherons arrivent, Josepho sort de sa chaumière.

SCENE XXIV.

HERSILIE, JOSEPHO, BUCHERONS.

HERSILIE, *à Josepho et aux bucherons.*

Ah ! sauvez-moi, sauvez-moi, ou c'en est fait de mes jours, sauvez le jeune duc... Ayez pitié de moi... Soutenez mon courage... Ah! vous ne vous faites pas d'idée des tourmens que j'éprouve.

JOSEPHO.

Rassurez-vous, madame, nous veillerons à votre sûreté. (M.)

SCENE XXV.

Les Précédens, JEAN, HOMMES DE ROBERTI.

HERSILIE.

Ils reviennent... Evitons leur fureur.

JOSEPHO.

Ne craignez rien, Madame.

On apperçoit Jean qui se débat contre plusieurs hommes.

JEAN, *en se battant.*

Scélérats !

HERSILIE, *reconnaissant sa voix.*

Médicis !

JOSEPHO, *aux Bucherons.*

Amis, volons à son secours.

Hersilie, Josepho et les Bucherons se précipitent sur ceux qui attaquent Jean et parviennent à le débarasser.

JEAN, *voyant Hersilie.*

Hersilie dans ces lieux !

HERSILIE.

Fuis, dérobe toi à leur fureur... Ah ! je t'en conjure... Ils en veulent à tes jours.

JOSEPHO.

Voilá du renfort qui nous arrive: mais il n'est plus temps, nous sommes cernés de toutes parts. (M.)

Des Brigands arrivent de tous côtés. Combat général, les Bucherons sont couchés en joue ; on s'empare d'Hersilie et de Jean, on leur couvre les yeux, Jean est chargé de fers, et emmené. Hersilie est entraînée d'un autre côté, les Bucherons sont toujours tenus en joue par les Brigands. Tableau.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente la belle galerie de Florence. A droite l'appartement de Cosme, à gauche un cabinet. L'on voit rangées sur les côtés les statues de Pompée et de César. Au fond on apperçoit le petit Rémouleur qui aiguise sa cognée, en écoutant des conjurés. A gauche un Chasseur appuyé sur un tronc d'arbre. Sur chaque piédestal sont placées les armures complettes de Cosme Ier, de Bajazet, empereur des Turcs, et de Frédéric, empereur d'Allemagne.

SCENE PREMIERE.

VALENTINE, *seule.*

Les heures se succèdent, et pas de nouvelles d'Hersilie. Pauvre enfant ! quel désordre affreux s'est emparé de ses esprits !... Fuir au milieu de la nuit... Quitter le palais de son bienfaiteur... Mais est-elle seule ? Qui a pu l'engager à cette démarche criminelle ? le jeune duc ? Non, il en est incapable.. Hersilie serait-elle la victime... Garcias... Je ne sais à quelle idée m'arrêter... Le

grand duc ne veut plus la revoir... L'infortunée ! quel sera donc son sort ? Si tout le monde l'abandonne, sa bonne Valentine lui restera toujours... et malgré ses injustices, plus elle sera malheureuse, plus elle me deviendra chère. (M.) Mais le seigneur Zulmani s'avance... Des soldats l'accompagnent.

SCENE II.

VALENTINE, ZULMANI, *un officier, soldats.*

VALENTINE.

C'est vous, seigneur, ce déguisement...

ZULMANI.

Est nécessaire à mes projets.

VALENTINE.

Je vous croyais auprès du grand duc?

ZULMANI.

Heureusement je ne l'ai pas suivi.

VALENTINE.

Comment ?

ZULMANI.

Que s'est-il passé ici pendant mon absence ?

VALENTINE.

Hélas! la douleur et l'effroi veillent dans ce palais.

ZULMANI.

Ils règnent dans Florence.

VALENTINE.

Je vais, je viens, je redemande la jeune Hersilie, j'interroge tout le monde, personne ne peut m'instruire.

ZULMANI.

Hersilie! elle a trahi tous ses devoirs et je crains bien que Médicis oubliant mes conseils...

VALENTINE.

Ah ! seigneur ! ne les condamnons pas !

ZULMANI.

Le grand duc est-il dans son appartement?

VALENTINE.

Non, seigneur, sitôt son arrivée il est entré au sénat.

ZULMANI.

Et Garcias ?

VALENTINE.

Depuis hier, on ne l'a point vu au palais.

ZULMANI.

Heureux hazard ! nous aurons le temps de prévenir ses affreux projets...

VALENTINE.

Qu'a-t-il donc résolu ?

ZULMANI.

Un crime.

VALENTINE.

O ciel !

ZULMANI.

Les jours du grand duc sont menacés.

VALENTINE.

Serait-il possible ?

ZULMANI.

Hier soir, à la faveur de ce déguisement, je parcourais la ville cherchant à découvrir les perfides instigateurs des troubles excités dans Florence, lorsqu'auprès de la statue du grand Pompée, sur la place du palais, j'aperçu un rassemblement nombreux ; des hommes qui semblaient occupés de grands projets, discutaient entr'eux d'une manière assez vive ; je m'approche, la nuit me favorise, je me place derrière la statue et bientôt mon oreille est frappée de ces mots terribles : « Garcias l'a » résolu et nous devons lui obéir, quand la troisième » heure se sera fait entendre, Médicis aura cessé de » vivre. A demain dans la grande galerie. » J'allais peut-être en savoir davantage quand je vis arriver une garde nombreuse qui conduisait un militaire chargé de fers... les conjurés se séparèrent et l'obscurité m'empêcha de distinguer les traits du prisonnier.

VALENTINE.

Ah ! grand dieu, que ferez-vous ?

ZULMANI.

Je sauverai l'état et mon prince... voici des braves dont la fidélité m'est connue et qui sont prêts à mourir pour leur maître. Les souterrains et les différentes issues qui conduisent à cette galerie me sont connus... je sais les moyens d'y pénétrer... allez, mes amis, souvenez vous de mes instructions, de vos sermens, et faisons tomber le crime dans le piège qu'il tend à la vertu. (M.)

Toute cette scène doit se jouer mystérieusement, les soldats sortent. Zulmani leur indique leur sortie.

SCENE III.

VALENTINE, ZULMANI.

VALENTINE.

Mais pourquoi ne pas instruire le grand duc ?

ZULMANI.

Non, il n'est pas encore temps. Garcias possède toute sa confiance et il faut attendre que les preuves parlent pour nous... Rassurez-vous, Valentine, vous m'avez vu pour la dernière fois, ou la république sera sauvée. (M.) Mais qui porte ses pas vers nous ?

VALENTINE.

C'est mon fils... Quel motif le ramène à Florence ?

SCENE IV.

Les Précédens, JACASSINO.

JACASSINO.

J'ai cru que je n'arriverais jamais.

VALENTINE.

Que veux-tu ?

JACASSINO.

Vous êtes étonnée de me revoir, n'est-ce pas, ma mère?

VALENTINE.

Que viens-tu nous apprendre ?

JACASSINO.

Quelque chose que vous ne savez pas.

ZULMANI.

Parle donc.

JACASSINO.

Moi et tous les habitans de Fleuri, j'nous en retournions un peu tard de chez mon beau père, ousque nous avions été danser, quand v'là qu'à peine au bas d'la montagne, nous entendons des coups de pistolet. Moi qui suis brave, sans qu'ça paraisse, j'dis à mes camarades, c'est peut-être l'père Josepho qu'on attaque.. On va enlever ma femme, la veille du mariage, c'est trop tôt. volons à leur secours. J'communique mon courage à tout l'monde, on m'suit, nous arrivons chez l'beau père.. Qu'est-ce que nous voyons, Mameselle Hersilie, que des brigands avaient voulu enlever.

VALENTINE, *à Zulmani.*

Hersilie !

JACASSINO.

Qu'est-ce que nous entendons ? Des coups de sabre, c'était un officier qu'on poursuivait. Il se débat comme un diable, nous volons tous à son secours; une nuée de brigands fond sur nous, nous étions sans armes, ils en avaient, ce n'était pas le cas de leur tenir tête.. nous trouvons notre salut dans nos jambes... Mameselle Hersilie, est enlevée d'un côté, l'officier entraîné de l'autre, les flambeaux des bucherons sont éteints. On n'y voit plus rien.

VALENTINE.

Hersilie est perdue !

JACASSINO.

Retrouvée au contraire.

ZULMANI.

Comment ?

JACASSINO.

Le v'là, comment. L'père Josepho, qui n'est pas manchot rentre chez lui avec tous les bucherons, leur distribue des armes qu'il avait en réserve ? nous nous réunissons à eux... Nous rejoignons les ravisseurs au bout d'la forêt, le combat s'engage, pif, pouf... Des tués, des blessés, nous

sommesvictorieux et mameselle Hersilie est sauvée;lepère Josepho s'est furieusement bien montré. Quand à moi, j'crois quej'nai tué personne,parce qu'il y avait une pierre de bois à mon fusil, qui n'a jamais voulu faire feu.

ZULMANI.

Hersilie enlevée de cette manière... Garcias seul est capable d'une telle atrocité.

JACASSINO.

Comme vous dites, il pourrait ben y avoir du Garcias, la dedans. Tant y a que l'père Josepho me poursuit avec tous les bucherons et nos jeunes villageoises qui ont voulu ramener mameselle Hersilie en triomphe. C'est beau d'voir ma sœur de lait ainsi environnée.

ZULMANI.

Où sont-ils ?

JACASSINO.

Ils sont entrés par la petite porte du parc, et doivent être maintenant dans les cours du château. J'ai tant seulement pris les devans afin d'vous prévenir... Il fallait un homme de tête pour être ambassadeur.. On m'a choisi.

VALENTINE.

Quel bonheur !

ZULMANI.

Ces braves gens pourront nous servir. (M.)

JACASSINO.

Quand j'vous ai dit que l'père Josepho me suivait. T'nez le v'là avec tout son monde.

SCENE V.

Les Précédens, JOSEPHO, Bucherons.

JOSEPHO.

Bonne Valentine, il faut absolument que je parle au prince, que je lui révèle le plus affreux complot; que je fasse connaître la perfidie de son premier ministre.

ZULMANI.

Le grand duc est au sénat et personne ne peut arriver jusqu'à lui.

VALENTINE.

Ou est elle? Où est Hersilie? Que je vole dans ses bras.

JOSEPHO.

Nos jeunes villageoises viennent de la conduire à son appartement.

ZULMANI.

Un nouveau malheur nous menace, menace la république entière. On en veut à la vie de votre souverain.

JOSEPHO.

Les jours de Médicis seraient en danger?

ZULMANI.

Les momens sont précieux,.. L'absence de Garcias,

nous favorise. Courageux Josepho, voulez-vous participer à la gloire de sauver l'état?

JOSEPHO.

Si je le veux, mon officier, ordonnez, disposez de mon bras... Mon sang, ma vie appartiennent au grand duc. Parlez... quel poste m'assignez-vous.. Ma jeunesse entière fut employée au service de l'état, la vieillesse n'a pas réfroidi mon courage, et tant qu'il me restera une goutte de sang, mon prince pourra me compter parmi ses défenseurs.

JACASSINO.

Et moi donc!

JOSEPHO.

Tous ces braves gens pensent comme moi. Il n'y en a pas un qui ne soit prêt à faire à Médicis un rempart de son corps. N'est-ce pas, mes amis? M.

Mouvement d'enthousiasme et serment.

ZULMANI.

Josepho, allez avec tous vos camarades trouver le gardien des armes; c'est un sujet fidèle et dévoué à notre souverain .. Il est prévenu et vous indiquera le souterrain qui conduit à cette galerie. Là, réunis à d'autres braves, vous attendrez en silence l'instant du triomphe. (M.) On vient, retirons-nous.

JACASSINO.

Eh! vite, vite.

Sortie précipitée et mystérieuse.

SCENE VI.

VALENTINE, *seule.*

Ah! grand dieu! protège les jours du meilleur des princes. Mais allons porter des consolations à la malheureuses Hersilie. Garcias parait: fuyons sa présence.

SCENE VII.

GARCIAS, PAZZI, VALENTINE.

GARCIAS.

Demeurez, Valentine.

VALENTINE.

Moi, seigneur!

GARCIAS, *à Pazzi.*

Tachons de savoir si quelques soupçons s'élèvent contre nous.

VALENTINE, *à part.*

Le traître!

GARCIAS.

Intruisez-nous des nouveaux malheurs arrivés dans le palais depuis mon départ.

VALENTINE.

Ce serait vous apprendre ce que vous savez.

GARCIAS.

J'ignore tout. Mais si j'en crois les bruits affreux parvenus jusqu'à moi, les événemens qui viennent de se passer...

VALENTINE.

Sont l'ouvrage d'un monstre.

GARCIAS.

Le connaît-on.

VALENTINE.

On le punira.

GARCIAS.

Oui, quelque part qu'il se refugie, il sera découvert.

VALENTINE.

Toujours plus astucieux, il cherchera à dissimuler ses crimes.

GARCIAS.

Ce sera vainement.

VALENTINE.

Nous l'écraserons du poids de l'évidence, et sa mort...

GARCIAS.

Est certaine.

VALENTINE.

Ah ! vous me rassurez, seigneur.

GARCIAS.

Mais enfin, quel est le coupable ?

VALENTINE.

Vous même, seigneur, trembleriez d'apprendre jusqu'où il a porté l'audace et la dissimulation.

GARCIAS.

O ciel ! aurai-je pu croire que Médicis, le meilleur des princes, ne fût environné que d'ingrats et de perfides!

VALENTINE.

Comment pourriez-vous l'ignorer, puisque vous ne le quittez pas.

GARCIAS.

Mais vous-même, bonne Valentine, auriez-vous jamais pu soupçonner une orpheline qui doit tout à l'amour, à la bienfaisance de son prince, capable de quitter le palais de cet illustre protecteur, de porter le désespoir dans son âme ?

VALENTINE.

Hersilie est vertueuse.

GARCIAS.

Sa fuite...

VALENTINE.

Est une preuve de plus en sa faveur.

GARCIAS.

Quoi, vous chercheriez à la justifier ?

VALENTINE.

Vous avez bien cherché à la tromper.

GARCIAS.

Qu'osez-vous dire ?

VALENTINE.

La vérité à celui qui craint de l'entendre.

GARCIAS.

Malheureuse !

VALENTINE.

Quand le masque d'un méchant est tombé, il n'est plus à craindre.

GARCIAS.

Que signifie ce langage audacieux ?

VALENTINE.

Que votre plus doux espoir est détruit, que la fuite de ma jeune maîtresse est votre ouvrage.

GARCIAS,

Misérable ! quelles preuves . . .

VALENTINE.

Les aveux de vos complices, de ses ravisseurs, expirés sous les coups des habitans de la forêt de Fleuri.

GARCIAS.

Quoi ! Hersilie . . .

VALENTINE.

Est sauvée et maintenant dans le palais de son bienfaiteur. Vous vouliez tout savoir, je vous ai tout appris. (M.) (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

GARCIAS, PAZZI.

GARCIAS.

O rage ! n'importe, marchons promptement à notre but. L'orgueilleux Jean de Médicis est en mon pouvoir, et le grand duc, avant de recevoir la mort, se verra forcé de livrer son fils à la redoutable commission des sept.

PAZZI.

Mais seigneur, quelle preuve donnerez-vous que le jeune duc a déserté ses drapeaux.

GARCIAS.

N'est-il pas mon prisonnier ? N'a-t-il pas été saisi dans la forêt, seul, loin de ses soldats et avec Hersilie ? je connais l'austérité de Cosme, l'inflexibilité de ses principes... son fils accusé, convaincu de rapt et de désertion sera livré à la mort ; saisi par les hommes de Roberti, amené dans ce palais pendant la nuit, les yeux couverts d'un bandeau, il ignore absolument où il est et quels sont

ceux qui l'ont arrêté. Ainsi mes moyens de vengeance sont certains. L'heure où les conjurés doivent se rendre ici, est arrêtée, tout est bien concerté. Mes promesses, et l'or que j'ai répandu avec profusion, me répondent de la foi de nos amis... A l'instant où nous devrons frapper, la nuit nous enveloppera de son voile funèbre, et la mort seule planera sous ces voûtes Odieux Médicis, et toi, rival fortuné . . . . vous paierez cher votre gloire . . . . Haine, amour, ambition, jalousie, secondez-moi . et demain je dicterai des lois à la république. Prends deux hommes sûrs et fidèles, place-les à la porte de l'appartement d'Hersilie, et qu'elle ne puisse communiquer avec personne. Ensuite, informe-toi de tout ce qui se passe au sénat. Viens m'instruire quand le grand duc sera prêt d'en sortir. (*Pazzi sort.*)

SCENE IX.

GARCIAS, *seul.*

C'est maintenant qu'il faut précipiter mes coups : mon triomphe dépend de mon audace. Les aveux de Furbac me perdraient s'ils parvenaient jusqu'au grand duc. Mais bientôt je n'aurai plus rien à redouter.

SCENE X.

PAZZI, GARCIAS.

PAZZI.

Seigneur, le grand duc sort du sénat.

GARCIAS.

Tandis que je vais exciter sa colère contre Hersilie, veille à notre sûreté. Que tous les postes soient occupés par nos amis.

PAZZI.

La nouvelle garnison de Florence nous est entièrement vendue. (M.)

GARCIAS.

Cosme paraît. Tiens toi prêt à conduire ici le jeune duc quand j'en donnerai l'ordre. *Pazzi sort.*

SCENE XI.

GARCIAS, COSME.

GARCIAS.

Eh bien, seigneur, vous le voyez, votre retour a ramené le calme dans Florence ; à votre aspect les séditieux sont rentrés dans le devoir, et tous les cœurs ont volé au devant de l'illustre Cosme . . . . .

COSME.

Oui, grace au ciel, les germes de la division sont étouffées par les mesures rigoureuses que le sénat vient de prendre, et tandis que mon fils triomphe à la tête de nos armées, tranquille au sein de mes états, je serais le prince le plus heureux, si le souvenir d'une fille coupable ne venait déchirer mon cœur.

GARCIAS.

Ah! seigneur, après une telle conduite, Hersilie mérite-t-elle encore votre amitié?

COSME.

L'ingrate! après avoir juré de respecter mes volontés, elle me trahit, car, je n'en doute pas, elle n'a quitté ce palais. . . . .

GARCIAS.

Que pour voler sur les traces d'un séducteur. . . mais rassurez-vous, seigneur, Hersilie et son perfide amant ont été arrêtés.

COSME.

Arrêtés!

GARCIAS.

Dans le bois de Fleuri. A peine la fuite d'Hersilie fut elle connue, que, suivant les ordres de la grande duchesse, j'envoyai à sa poursuite. Mes soldats l'ont rencontrée dans la forêt avec son ravisseur et quelques hommes qui guidaient leurs pas; ils ont voulu faire quelque résistance; mais bientôt le jeune audacieux a été chargé de chaines, et amené dans les prisons du palais, les yeux couverts d'un bandeau, afin qu'il lui fût impossible de reconnaitre où on le conduisait, et qu'il ne pût concerter ses réponses avant de paraître devant vous.

COSME.

Et quel est le téméraire? . . .

GARCIAS.

Je n'ose le nommer.

COSME.

Parlez, je vous l'ordonne.

GARCIAS.

Puisque vous l'exigez . . . . c'est le jeune duc.

COSME.

Mon fils!

GARCIAS.

Lui même.

COSME.

Qu'on l'amène.

GARCIAS.

Que l'on conduise ici le prisonnier. (M.)

Plusieurs soldats entrent dans le cabinet à gauche.

SCENE XII.

COSME, GARCIAS.

COSME.

Hélas ! il ne faut donc plus compter sur le cœur de personne, puisque celle qui me doit plus que la vie a pu me tromper.

GARCIAS.

Elle espère encore vous fléchir.

COSME.

Jamais je ne la reverrai ; demain un cloître ensevelira sa honte et son ingratitude, et l'audacieux qui est venu porter le déshonneur au sein de mon palais, payera de sa vie cet excès de témerité.

GARCIAS.

Sans égard pour ses nombreux services ?

COSME.

Ils seraient tous effacés par son crime. Les loix de l'état le condamnent et rien ne pourrait le soustraire à leur rigueur. (M.)

GARCIAS.

Voici le prisonnier.

SCENE XIII.

Les Précédens, JEAN, *entouré de gardes.*

JEAN, *en entrant.*

Scélérats ! où me conduisez-vous ? (M.)

On détache le bandeau qui lui couvre la vue, Cosme en le reconnaissant est saisi d'effroi, Garcias fait le même mouvement.

JEAN.

Mon père !

COSME.

O mort ! viens me frapper, Médicis a trop vécu !

GARCIAS.

O mon prince, pourrez-vous supporter cet horrible malheur ?

JEAN.

C'est moi qui suis dans le palais de mon père, et qui y suis enchaîné comme un vil criminel.

COSME.

Ces fers sont dus à ta lâcheté.

JEAN.

Vous penseriez . . .

COSME.

Rebelle, tu n'as donc ambitionné l'honneur de commander l'armée que pour trahir mes espérances. Vois quel péril tu as appellé sur ta patrie. Peut-être en ce moment, la place de Sienne est elle livrée à toutes les horreurs de la guerre.. Ses remparts sont détruits, ses murs renversés, il n'est plus d'asile, de refuge pour les malheu-

reux habitans. Ils expirent, mais en te maudissant, mais en appellant sur toi la vengeance du ciel et des lois.

JEAN.

Mon père, la perfidie a tout fait et je suis la victime du plus affreux complot. Je marchais droit à l'ennemi quand tout à coup au sortir de Laurenzzia, je me suis vu abandonné de ma garde d'élite et entraîné au milieu d'un repaire de brigands ; j'ai voulu fuir, ces scélérats m'ont atteint et le nombre a triomphé de mon courage.

COSME.

Mais quand, d'une excuse insidieuse, tu voudrais te prévaloir, pourrais-tu démentir l'évidence, éloigner l'accusation de rapt qui pèse sur ta tête ? Hersilie n'a-t-elle pas été trouvée dans tes bras au milieu de la forêt ? et si je cessais de voir en toi un soldat déshonoré, ne serais-tu pas toujours à mes yeux un séducteur indigne de pardon ?

JEAN.

Moi! j'aurais osé enlever Hersilie, porter le déshonneur au sein de ma famille, flétrir la vertu la plus pure. Hersilie eut rejetté mes propositions avec horreur. J'ignore quelle fatalité a pu diriger ses pas dans la forêt de Fleuri.

COSME.

Nier ses crimes, ce n'est point les détruire. Quelque degré de croyance que méritent tes discours, je ne suis plus ni ton juge, ni ton père. Ne vois en moi que le grand duc de Florence. Le fils d'un souverain, plus qu'un autre est soumis aux lois ; s'il les viole, il s'expose à toute leur rigueur, un pardon serait indigne de toi. Le héros accusé se justifie ou sait mourir. La commission des sept sera convoquée et demain, devant ces magistrats terribles, mais justes, tu feras éclater ton innocence ou tu entendras ton arrêt.

GARCIAS.

Quoi, seigneur, vous livreriez le jeune duc à cette redoutable commission ? la justification du prince est difficile, je l'avoue, mais l'amitié triomphe de tout, et votre fils trouvera en moi un défenseur.

JEAN.

L'innocence n'en a pas besoin.

GARCIAS.

Seriez-vous le premier héros qui, victime de la perfidie, eut été condamné injustement ? Tout parle contre vous, seigneur, votre armée est sans chef, Sienne est peut-être au pouvoir de Philippe. Qu'opposerez vous à ces terribles accusations ? Accordez-moi l'honneur de périr, s'il le faut pour vous défendre.

JEAN.

La pitié d'un homme tel que vous ne peut voiler que de sinistres projets.

GARCIAS.

Eh ! que me reprochez-vous, seigneur, par les ordres de la grande duchesse, mes soldats volent sur les traces d'Hersilie.. Vous êtes trouvé dans ses bras.. Mes gardes pouvaient-ils vous reconnaître au milieu de la nuit la plus sombre ? D'ailleurs on vous croyait sur la route de Sienne.. Et quel Florentin eût osé penser que le fils de Médicis avait sacrifié son devoir à l'amour.

JEAN.

Garcias ; je prends le ciel à témoin de mon innocence... La vérité se découvrira ; et si le glaive des lois vient injustement me frapper, mes accusateurs n'échapperont pas à la vengeance du ciel. Je sommerai mes juges de faire paraître devant eux mon père, que des scélérats abusent, Hersilie qu'on cherche à déshonorer . .

GARCIAS.

Oui, pour votre justification il est nécessaire qu'Hersilie soit présente.

JEAN.

Et vous aussi, Garcias, car je vous mets au rang de mes plus grands ennemis.

GARCIAS.

Moi, seigneur?

COSME.

Reconduisez le jeune duc dans sa prison.

JEAN.

Quoi ! vous ordonnez mon père...

COSME.

Tu me donneras ce nom quand ton innocence sera reconnue. (M.)

Les gardes reconduisent Jean, Cosme et Garcias sortent du côté opposé

SCENE XIV.

ZULMANI, JACASSINO, JOSEPHO, BUCHERONS, SOLDATS.

ZULMANI.

Avancez, mes amis, l'obscurité se répand déjà dans le palais et favorise notre dessein.

JOSEPHO.

Sauvons le grand duc et son fils.

JACASSINO.

Et nous, qu'est-ce qui nous sauvera ?

ZULMANI.

De la prudence. Les conjurés sont là, nous sommes peut-être assez forts pour les immoler ; mais Cosme ne serait pas suffisamment convaincu des crimes de Garcias, et ce traître pourrait encore faire tourner contre nous les

mesures que nous prenons pour le confondre. J'entends du bruit ; plaçons-nous derrière ces statues, qu'elles nous dérobent à tous les regards.

JACASSINO.

Moi, je me cache derrière le petit Rémouleur ; il a l'air d'écouter.

JOSEPHO.

Il écoute en effet une conspiration.

JACASSINO.

Et je vais en faire autant.

ZULMANI.

Vous, mes amis, retirez-vous dans cette vaste galerie, et soyez prêts, au moindre signal, à venir éclairer cette scène d'horreur. Toi, brave Monti, place-toi derrière cette statue. (M.)

Sortie, on se cache derrière les statues.

SCENE XV.

PAZZI, GARCIAS.

GARCIAS.

Eh bien, Pazzi, le jeune duc . . .

PAZZI.

Sera étroitement gardé a vue jusqu'au moment de paraître devant ses juges.

GARCIAS.

Il n'y paraîtra pas.

PAZZI.

Comment, vous renoncez . . .

GARCIAS.

A ma vengeance.. Peux-tu le croire ? Non, mais je veux la rendre plus terrible.

PAZZI.

Plus terrible !

GARCIAS.

Et plus sure. Je veux que le jeune duc soit jugé par le peuple entier.

PAZZI.

Je ne conçois pas . . .

GARCIAS.

Tu connais ce poignard ?

PAZZI.

Oui, c'est celui qu'un de vos gardes arracha des mains du prince au milieu de la forêt.

GARCIAS.

Cette arme est bien reconnue pour lui appartenir ?

PAZZI.

Sans doute.

GARCIAS.

Eh bien, elle va me servir.

PAZZI.

A frapper Cosme ?

GARCIAS.

Oui, ensuite elle sera la pièce de conviction qui fera dresser l'échafaud où doit périr mon odieux rival.

PAZZI.

Vous l'accuserez ?..

GARCIAS.

D'un parricide.

PAZZI.

Comment, puisqu'il est dans les fers ?

GARCIAS.

Ses fers vont être brisés.

PAZZI.

Vous voulez. . .

GARCIAS.

Qu'il soit libre.

PAZZI.

Vous m'étonnez, seigneur.

GARCIAS.

Le jeune duc a du caractère ; il me hait, me soupçonne.. Un jour encore, il pourrait pénétrer nos desseins... on m'accuserait peut-être du meurtre de Médicis. . . J'ai un moyen sûr de provoquer la foudre, et d'éviter ses coups. Pazzi, rends-toi auprès du jeune duc, dis-lui que son père, oubliant sa sévérité et rendu aux sentimens de la nature, frémit des dangers, de la mort qui menacent un héros, l'espoir de sa maison ; qu'il veut avoir avec lui un entretien secret. Six de nos braves le conduiront dans cette galerie, on détachera ses fers.... Quand l'heure sera venue, quand ces voutes silencieuses auront répété le mot vengeance, j'approcherai de Cosme, je le frapperai.. et m'éloignerai en laissant ce poignard dans son sein. Aussitôt, on fera précipiter le jeune duc dans l'appartement de son père, qui ne pourra voir en lui que son assassin. Nous appellerons au secours du souverain, qui déjà n'existera plus... et détruits l'un par l'autre, les Médicis auront cessé de régner. . . Tu frémis ?

PAZZI.

Oui, seigneur. Tant de hardiesse m'épouvante.

GARCIAS.

La deuxième heure de la nuit est avancée. . . Je vais rejoindre les conjurés.

PAZZI.

Je les ai fait passer par l'escalier qui conduit au sénat.

GARCIAS.

Il suffit. Cours maintenant remplir ta mission auprès du jeune duc. Assure-toi si tous les postes sont bien gardés, et reviens ici lorsque tu auras entendu la troisième

heure. . . . Elle sera la dernière de ma vie, ou la première de mon triomphe. (M.)

Pazzi sort par le fond. Garcias prend le chemin qui conduit au sénat. La clarté diminue par degrés.

SCENE XVI.

ZULMANI, JOSEPHO, JACASSINO, Conjurés.

ZULMANI.

Oui, la dernière de ta vie, et la première de mon triomphe.

JOSEPHO.

Ah ! grand dieu ! quelle horreur !

JACASSINO.

S'ils allaient revenir sur leurs pas. . . les coquins ! quoique je sois bien armé, je ne me sens pas encore bien rassuré. *Le beffroi sonne trois heures.*

ZULMANI.

Voici l'heure fatale, à nos postes. *A celui qui est au fond.* Sitôt que le mot vengeance se fera entendre, tu tireras tes deux coups de pistolets Nous nous chargerons du reste. (M.)

Zulmani se place derrière une statue, Josepho derrière une autre, Jacassino se met derrière celle du petit rémouleur, les bûcherons se retirent dans la galerie.

Toute cette scène doit être d'autant plus mystérieuse, que l'obscurité est si profonde qu'il est impossible de se reconnaître.

SCENE XVII.

Les Mêmes, PAZZI.

PAZZI.

Nous n'avons plus rien à craindre, tout repose dans ce palais, et la victoire est facile. (M.) J'entends marcher.. Je ne puis distinguer... qui va là ?

SCENE XVIII.

Les précédens, GARCIAS.

GARCIAS.

Sienne et Florence.

PAZZI.

C'est le seigneur Garcias.

GARCIAS.

Est-ce Pazzi ?

PAZZI.

Oui, seigneur.

GARCIAS.

Sommes nous en sûreté?

PAZZI.

Parfaitement.

GARCIAS.

Toute la garde...

PAZZI.

A nous.

GARCIAS.

Le jeune duc...

PAZZI, *indiquant l'endroit.*

Là.

GARCIAS.

L'escalier qui doit favoriser notre fuite...

PAZZI.

Libre.

GARCIAS.

Bien.

PAZZI

Mais une chose m'inquiette.

GARCIAS.

Explique-toi

PAZZI.

Hersilie n'est plus dans la salle où nous l'avons renfermée... ses gardes sont disparus.

GARCIAS.

Elle ne peut m'échapper.

PAZZI.

On prétend que Zulmani est encore dans le palais.

GARCIAS.

Sa mort n'en est que plus assurée... l'instant de frapper est venu... Marchons. Qui portera le premier coup?

PAZZI.

Comme chef de la conspiration, cet honneur vous appartient.

GARCIAS.

J'en serai digne. (M.)

SCENE XIX.

Les Précédens, COSME.

COSME, *sortant de son appartement.*

Quel bruit extraordinaire entends-je depuis un instant dans cette galerie?

PAZZI, *à Garcias.*

C'est la voix du grand duc.

GARCIAS.

Il vient lui-même se livrer à nos coups. Donne le signal.

PAZZI.

Vengeance. (M.

Le soldat qui est dans le fond, tire ses deux coups de pistolets. Garcias s'avance vers Cosme, et va pour le frapper; Zulmani se jette audevant du duc, et Josepho arrête le bras de Garcias et l'empêche de se désaisir du poignard. Des gardes précipitent Jean dans la galerie. Les amis de Zulmani entrent de toutes parts, et tiennent en respect les conjurés; les bûcherons arrivent avec des flambeaux, d'autres armés. Valentine et Hersilie accourent et se rangent près de Médicis.

SCENE XX.

TOUS LES PERSONNAGES.

Ensemble.

JEAN.

Arrêtez.

ZULMANI, HERSILIE.

Scélérats.

COSME.

Que vois-je! Garcias . . .

JOSEPHO.

Voulait vous assassiner.

GARCIAS.

Malheureux!

JOSEPHO.

Oh! tu ne lâcheras pas ce poignard.

GARCIAS.

Ce poignard est celui du jeune duc.. Je viens de le lui arracher pour l'empêcher de consommer un parricide.

COSME.

Grand dieu!

ZULMANI.

Monstre! tu prétends en vain par cette horrible imposture te soustraire au chatiment qui t'est réservé.. Oui, cette arme appartient au jeune duc, tu la lui fis enlever dans la forêt de Fleuri, près de Laurenzzia, lorsque la garde d'élite vendue à tes fureurs livra ce guerrier à tes infâmes satellites.

JOSEPHO.

C'est toi qui trompa la malheureuse Hersilie en lui persuadant que son père avait été la victime de mon souverain.

GARCIAS.

C'en est trop.

JOSEPHO.

Me reconnais-tu?

GARCIAS.

Josepho ! (*A part.*) Je suis perdu !

JACASSINO, *s'approchant.*

Qu'en dites-vous, monsieur le gouverneur, vous ne l'attendiez pas ici ?

VALENTINE.

Quel bonheur !

COSME.

Perfide ! Otez de mes yeux cette bande d'assassins, et que leur prompt châtiment soit l'effroi des conspirateurs.

GARCIAS.

Ton triomphe ne sera pas de longue durée, Médicis, crains le sort d'Alexandre, et songe qu'il existe encore des Donati. (M.)

On emmène Garcias, Pazzi et les conjurés.

SCENE XXI et dernière.

Les Précédens, excepté les Conjurés.

JACASSINO.

Ça en fait toujours un de moins.

COSME.

Zulmani, que ne vous dois-je pas?

ZULMANI.

C'est à ces braves gens qu'appartient la gloire d'avoir sauvé Hersilie, l'état et leur souverain. Ce vieux militaire a excité leur courage. *Montrant Josepho.*

JOSEPHO.

Non, seigneur, je n'ai fait que le diriger.

COSME.

Qu'il reste près de moi. Les souverains n'ont jamais assez d'amis.

HERSILIE.

Ma bonne Valentine, voudras-tu oublier mes reproches ?

VALENTINE.

Ils furent dictés par le désespoir ; votre cœur n'y eut jamais de part.

JACASSINO.

J'espère que maintenant je pourrai me marier tranquillement . . .

COSME.

Et comblé de mes bienfaits. Mes amis, j'acquitterai les dettes de ma fille.

HERSILIE.

Quoi, mon père, vous me pardonneriez d'avoir quitté votre palais ?

COSME.

Ton excuse est dans l'amour filial. Que la main de mon fils soit le gage du pardon.

JEAN.

Mon père!

COSME.

C'est ainsi que je veux honorer la mémoire de Ridolphi. C'est en présence du peuple entier que tu recevras la main de sa fille. Zulmani, je vous élève au gouvernement de Florence; donnez partout des ordres pour ces brillantes solennités . . . Que le luxe, le plaisir et les arts se disputent l'honneur d'embellir le jour qui va nous éclairer.

FIN.

PQ 2189 B63C6
Barthelemy-Hadot, Marie Adele
Cosme de Medicis

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY